

HERMANN VÉROLLET

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

QUELQUES IDÉES SUR SON ENSEIGNEMENT

1872

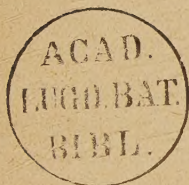
L'ÉCOLE DU DIMANCHE

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

QUELQUES IDÉES SUR SON ENSEIGNEMENT

PAR

HERMANN VÉROLLET



Bachelier ès-Lettres



MONTAUBAN
Orphelins Imprimeurs

1912

BIBLIOGRAPHIE

GAUTHEY : *Essai sur les Écoles du Dimanche*. Paris 1858.

Henri LAUNE : *Robert Raikes et ses écoliers*. Paris 1881.

Alfred LOMBARD : *De l'École du Dimanche*. Genève 1907.

Wilfred MONOD : *Partie gagnée (Faut-il expurger la Bible ?)*
Montauban 1904.

Wilfred MONOD : *Les Écoles du Dimanche en Normandie*.
Vals-les-Bains 1904.

Wilfred MONOD : *L'instruction religieuse à l'école du dimanche*. Vals-les-Bains 1902.

Blanche BIÉLER : *L'École du Dimanche enfantine*. Paris 1905.

Charles BIÉLER : *L'Apprentissage du Moniteur*. Paris 1908.

Alfred HENRY : *Écoles du Dimanche et du Jeudi*. Nîmes 1910.

Roger HOLLARD : *L'Ancien Testament en face de la Science
et de la critique moderne*. Lausanne 1906.

Roger BARNAUD : *L'Ancien Testament et l'École du Dimanche*.
Lausanne 1906.

Emile LOMBARD : *L'Ancien Testament, la critique et l'Enseignement
religieux*. Lausanne 1906.

Jean SEQUESTRA : *Les sociétés d'activité chrétienne pour la
jeunesse*. Mazamet 1894.

FULLIQUET : *L'Ancien Testament et l'École du Dimanche*.
Lyon 1903.

Paul VALLOTTON : *Lettres à une mère*. Lausanne 1911.

Léon MAURY : *Catéchétique*, Cours inédit. Montauban.

Alexandre WESTPHAL : *Jéhovah*. Paris 1908.

FALLOT : *Le Dieu masqué*.

Journal des Écoles du Dimanche. 1888 à 1912.

PRÉFACE

Quelques mots d'explication nous ont paru indispensables pour délimiter nettement le sujet que nous nous sommes proposé d'étudier et pour rendre ainsi impossible tout malentendu.

Que le lecteur, attiré par le titre, ne s'abuse pas : il ne trouvera pas dans cette étude une réponse à toutes les questions si diverses que soulève le problème si important et si plein de l'Enseignement à l'École du Dimanche.

Vivement intéressé par un cours professé sur ce sujet, nous avons voulu, dans les quelques pages qui vont suivre, apporter les résultats d'une enquête à laquelle nous nous sommes livrée, et les réflexions qu'elle nous a suggérées.

A notre vif regret, laissant de côté les questions si intéressantes du matériel scolaire (tableau noir, cartes, chromos, lanternes à projections etc., etc.,) de la composition des groupes, des moniteurs, des réunions de préparation pour moniteurs, de l'explication générale, etc., etc., nous étudierons l'enseignement proprement dit : après avoir indiqué dans une introduction le point de départ des Écoles du Dimanche, ce qu'elles sont devenues et ce que l'on attend d'elles, divisant notre travail en deux parties, nous étudier

rons dans la première le contenant de l'enseignement, c'est-à-dire la forme de l'enseignement, et dans la deuxième le contenu de l'enseignement, autrement dit la matière de cet enseignement ; nous laisserons ensuite au lecteur la liberté de conclure lui-même.

Qu'il nous soit permis de remercier ici, bien vivement, les pasteurs, moniteurs ou monitrices qui ont répondu à notre questionnaire, et d'exprimer notre profonde reconnaissance à Monsieur le professeur L. Maury, qui nous a fait comprendre par ses leçons l'importance des Écoles du Dimanche dans le ministère pastoral, et qui, pour cette étude, a bien voulu nous aider de ses conseils et nous guider dans nos recherches.

INTRODUCTION

Les Écoles du Dimanche : Leur fondation —
Ce qu'elles ont été — Ce qu'elles sont
devenues — Ce que l'on attend d'elles.

(A) LEUR FONDATION

C'est à Gloucester, en Angleterre, que, vers 1780, furent fondées par un journaliste, Robert Raikes (1) les premières Écoles du Dimanche.

Robert Raikes possédait vers cette époque un journal assez lu dans l'Angleterre entière. « Lors de ses visites dans les prisons, saisi, nous est-il dit, de la relation qui existait entre l'effet et la cause des crimes qu'il voyait, frappé aussi de constater que la

(1) Dans cette œuvre, Raikes fut plutôt un rénovateur qu'un initiateur. Vers l'an 1680, un homme simple et pieux, nommé John Brown, réunissait quelques enfants pour les instruire dans la connaissance de la Bible. Il habitait à Priesthill dans les montagnes d'Écosse.

Deux ans avant la première école de Raikes, une vieille femme de la société méthodiste, habitant un des comtés de l'Angleterre, réunissait tous les dimanches les enfants du voisinage pour leur raconter les récits de la Bible et les leur expliquer. (Gauthey. « Essai sur les Écoles du Dimanche », page 7, note 1).

plupart du temps la cause était l'ignorance, Raikes commença son œuvre parmi la jeunesse, très soutenu par le pasteur Thomas Stock. La force de Raikes provint de ce que, au moyen de son journal, il put plaider la cause qui lui tenait à cœur, avec une compétence extraordinaire et devant un public très étendu. Grâce à ses efforts persévérants, cet essai devint une institution. »

Dans la biographie de Raikes par Alfred Grégoiry, on lit le récit suivant : « Le début de cette œuvre fut entièrement accidentel. Quelque affaire m'ayant amené un matin dans les faubourgs de la ville où habite une population très misérable, formée avant tout d'ouvriers travaillant dans une fabrique d'aiguilles, je fus frappé de tristesse, en voyant un groupe d'enfants en haillons, qui jouaient dans la rue. Je demandai si ces enfants appartenaient à ce quartier et déplorai leur paresse et leur misère. « Monsieur, me répondit une femme du voisinage, si vous pouviez jeter un coup d'œil sur cette partie de la ville, le dimanche, vous seriez bien ému ; car les rues sont alors pleines de ces vauriens, qui, libres de leur emploi, passent leur temps à faire du bruit, du tumulte, jouant, jurant et sacrant si affreusement que l'on penserait à l'enfer... »

« Cette conversation me fit penser que l'on pourrait au moins tenter un essai, sans risquer de faire du mal, car, par ce moyen-là, on arrêterait peut-être cette profanation dominicale, je m'informai encore s'il n'y aurait pas dans le voisinage quelques femmes de

bonne volonté qui se chargeraient de l'École et enseigneraient la lecture à ces enfants. L'on m'en indiqua quatre. Je me rendis auprès d'elles et fis avec elles l'arrangement suivant : elles recevraient autant d'enfants que je pourrais leur en envoyer le dimanche, elles les instruiraient dans la lecture et la connaissance du catéchisme de l'Église. Je m'engageai pour cela à leur donner un shelling par jour d'emploi. J'en parlai ensuite au pasteur de la paroisse, Thomas Stock. »

Bien des années plus tard, Raikes raconte dans une lettre qu'au moment où, ému du dénûment des enfants et de cette profanation du dimanche, il demandait si rien ne pourrait se faire, une voix intérieure lui dit nettement : « Try (essaie). » Et il obéit.

C'est en juillet 1780 que se tint à Gloucester, chez Madame Ring, rue Ste-Catherine, la première École du Dimanche. En se rendant à cette première réunion, Raikes ne se doutait guère qu'il allait poser les fondements d'une œuvre immense, mille et mille fois bénie, qui s'étendrait un siècle plus tard sur le monde entier.

Les progrès de l'œuvre entreprise par Robert Raikes furent des plus rapides. En 1785, on comptait 250 000 enfants et 100 000 francs étaient nécessaires pour payer les personnes qui s'occupaient des enfants. Pour subvenir à ces frais une société fut fondée, mais ses ressources furent insuffisantes ; c'est alors qu'un grand nombre de chrétiens apportèrent leur concours gratuit.

Ce mouvement des Écoles du Dimanche mit plus de trente ans pour traverser le détroit et passer en France.

En 1814, le pasteur Laurent Cadoret institua une école du Dimanche à Luneray, sous l'influence d'un frère anglais.

Du nord, le mouvement se répandit dans le midi : en 1815, grâce à l'influence du pasteur Martin, se fonda à Bordeaux une école du Dimanche que la société des Écoles du Dimanche de Londres inscrivit à son budget pour une subvention de 250 francs.

Bientôt ce fut le tour des Églises de Lagarde, d'Aulas, du Vigan, d'avoir les leurs.

A Paris, ce fut à l'Oratoire que le mouvement fut inauguré en 1822 par le pasteur Frédéric Monod, qui parvint à grouper sous sa direction 100 ou 150 enfants de toutes classes ; 4 ans plus tard une autre école s'ouvrait à Ste-Marie et, en 1828, on pouvait compter 79 écoles du Dimanche, dont 3 seulement pour le département de la Seine et 22 dans le Gard.

Quoique moins rapides qu'en Angleterre, les progrès en France n'en furent pas moins sensibles, et, alors qu'en 1852 on ne comptait que 200 écoles et 7500 élèves, 48 années plus tard, en 1900, on parvenait au total de 1 184 écoles, 6 296 moniteurs et 67 210 élèves.

(B) QU'ÉTAIENT A L'ORIGINE CES ÉCOLES DU DIMANCHE ?

Les écoles du Dimanche n'ont pas toujours été ce qu'elles sont de nos jours. A leurs débuts, elles n'eurent presque pas le caractère religieux ; ce n'est que dans la suite qu'elles évoluèrent en ce sens.

Lors de ses visites dans les prisons, Robert Raikes, avons-nous dit, avait été frappé de constater que, la plupart du temps, la cause du crime était l'ignorance. L'instruction de la masse du peuple était, à cette époque, des plus rudimentaires : peu nombreux étaient ceux qui savaient lire ou écrire ; d'ailleurs, comment auraient-ils appris ? Ils n'en avaient pas le temps.

Tout jeunes, les enfants étaient envoyés dans les manufactures : le machinisme n'était alors pas des plus perfectionnés, et on trouvait de multiples emplois pour des gamins de tout âge. Mais, libres le Dimanche, ils le consacraient à jouer sur les places et dans les rues, à marauder dans les vergers avoisinants, en attendant l'âge où ils pourraient, à leur tour, aller comme leur père s'abrutir au cabaret avec une bouteille d'alcool.

Les arracher à ce milieu funeste de la rue, essayer d'éveiller en eux l'intelligence, leur donner les éléments d'une instruction des plus primaires, ébaucher leur éducation, tel était le dessein généreux de Raikes.

L'École du Dimanche ne fut donc, à son début, qu'une simple école, réunissant les enfants dans une salle. Les personnes chargées de leur surveillance et

de leur instruction leur apprenaient à lire, à écrire et à compter.

Mais les écoles avaient lieu le dimanche : Raikes trouva bientôt tout naturel de leur donner un certain caractère religieux. A la lecture, à l'écriture, au calcul, il ajouta une petite explication de l'histoire sainte, il fit apprendre des cantiques aux enfants et leur donna l'habitude d'aller à l'Église.

« Quand les cloches de l'Église commençaient à sonner, nous est-il raconté, Raikes revenait pour chercher les enfants. Il les faisait mettre deux à deux, en leur recommandant d'être bien sages et de ne pas parler dans la maison de Dieu. La recommandation n'était pas inutile, car la plupart d'entre eux n'avaient jamais mis les pieds dans un lieu de culte. » (1)

C'est ainsi que, peu à peu, sans négliger cependant l'instruction donnée au début, l'École du dimanche revêtit un caractère religieux, et quand, le 25 Juillet 1785, fut célébrée à Painswick la première fête des écoles du Dimanche, c'est dans l'Église de cette ville que se réunirent près de 400 enfants pour passer un examen public, chanter des cantiques, et écouter la prédication du Dr Glasse. (2)

Malgré cette évolution vers un caractère de plus en plus religieux, ces écoles du Dimanche ayant pour but l'instruction des enfants dans les diverses branches primaires aussi bien que dans la religion, ont existé longtemps dans d'autres pays. « En Suisse,

(1) « Robert Raikes et ses écoliers », par Laune, p. 14.

(2) Le Dr Glasse prit comme texte : Deut. XXXI, 12-13.

écrit le pasteur Gauthey, on tenait souvent, après le sermon du Dimanche, une école en faveur des enfants qui ne pouvaient pas suivre régulièrement les écoles de la semaine, celle du Dimanche les remplaçait pour toutes choses et l'on croyait ainsi faire une bonne œuvre. » (1)

En France il en était à peu près de même. « Dans certains quartiers de la France, écrit le même auteur, on réunit chaque Dimanche les enfants pour une école ordinaire. Ainsi, le préfet du Haut-Rhin, dans une circulaire aux maires et aux instituteurs de son département, recommande l'institution d'écoles du Dimanche qui pourront se tenir, en été, de six heures à neuf heures du matin, et en hiver après la célébration de l'office divin. » L'enseignement qui y sera donné, ajoute la circulaire, n'excédera pas les limites élémentaires, sauf l'approbation du conseil départemental. (2)

(C) QUE SONT-ELLES DEVENUES ?

Comme les Écoles anglaises, les Écoles du Dimanche françaises ne tardèrent pas à évoluer. Laissant de côté l'instruction primaire, elles revêtirent complètement le caractère religieux.

En France, dès le début du XIX^e siècle, un grand mouvement se dessine, tendant à répandre de plus en plus l'instruction primaire, à reculer les barrières

(1) Gauthey : « Essai sur les Écoles du Dimanche », page 9.

(2) Gauthey : ouvrage cité, p. 9.

de l'ignorance. Les membres du gouvernement s'efforcent de hâter le mouvement. A côté des écoles du gouvernement, se fondent un peu partout des écoles libres, que subventionne l'État. C'est à ce moment que Guizot fait voter une loi exigeant que « chaque commune entretienne, soit par elle-même, soit en se réunissant à d'autres, une école primaire. » (1)

Au début toutes les écoles comprennent dans leur programme l'enseignement religieux ; on tient à enseigner à l'enfant l'histoire sainte, aussi bien que l'histoire et la géographie ; bien plus, voulant que tous les cultes soient respectés, on décrète que : « Dans les communes où les différents cultes sont professés publiquement, des écoles séparées seront établies pour les enfants de chacun de ces cultes. » (2)

Dans la suite, partant de l'idée que l'enfant est libre et que l'éducateur doit respecter cette liberté de l'enfant, principalement dans tout ce qui touche au domaine religieux, on formule le principe de la neutralité scolaire. Le mouvement alors se précipite ; les législateurs promulguant lois sur lois, décrets sur décrets, en arrivent à bannir de l'école tout enseignement religieux.

« Mais l'éducation religieuse chassée peu à peu, enfin bannie de l'école monopolisée, où se réfugierait-elle ? Dans la famille. Partie de la famille, l'éducation religieuse y retournera. » (3)

(1) Loi de 1833.

(2) Loi Falloux 1850.

(3) M. le professeur L. Maury, Cours inédit 1910-1911.

L'éducation religieuse domestique offre, sans doute, des avantages inappréciables sous le rapport de l'intimité, de la tendresse qui y président ; les enseignements de tous genres, et surtout ceux qui ont pour objet la piété, ont quelque chose de bien doux, de bien pénétrant, quand ils sont donnés par un père vénérable et une mère chérie. Les impressions qui en résultent pour l'enfant sont généralement ineffaçables et se confondent avec sa vie elle-même. « Mais en mettant les choses aux mieux, remarque justement M. le professeur Maury, l'instruction religieuse de la famille n'est pas suffisante, l'enfant est mêlé de bonne heure aux autres enfants, à la collectivité, il faut donc qu'il sache qu'il y en a d'autres que son père ou sa mère qui croient comme lui, qu'il y a une église qui prie pour lui, qui s'intéresse à son salut. A la famille se joint donc l'Église. » (1)

Puisque l'École s'y refuse, puisque la famille n'est pas suffisamment apte à le faire, c'est donc l'Église qui doit donner l'instruction aux enfants. Comment procédera-t-elle ? — Par le culte public ? Nous nous trouvons ici en présence d'opinions différentes : Faudra-t-il continuer d'y amener l'enfant, nous disent certains chrétiens ? « A l'Église, l'enfant s'accoutume à considérer le culte comme l'exercice le plus ennuyeux de la jeunesse, et, d'autre part, il prend l'habitude d'entendre sans écouter, sans faire attention, sans comprendre. » Il y a beaucoup de vrai dans

(1) M. le professeur L. Maury, Cours inédit 1910-1911,

ces remarques. Elles excusent les parents qui n'amènent pas leurs enfants au culte. « Mais, répondent d'autres chrétiens, il est bon que la famille toute entière aille au culte sans se séparer, pour adorer et prier le même Dieu. Cela acquiert la valeur d'un symbole aux yeux de l'enfant : parents et enfants ont besoin du même Père Céleste, du même Sauveur. » (1) Mais il y a un danger : le culte public est peu à la portée des jeunes enfants ; ils y reçoivent sans doute des impressions heureuses, mais peu d'instruction et d'édification proprement dites, ils s'y montrent assez distraits et généralement peu tranquilles. Et l'on en est amené à souhaiter un culte pour les enfants.

L'École du Dimanche reprend ici sa place ; dès lors elle devient toute différente de ce qu'elle était au début. Laissant de côté l'enseignement de la lecture, de l'écriture, du calcul, elle se consacre tout entière à l'étude de l'Écriture Sainte et du chant. Presque toujours dirigée par un pasteur, elle n'a plus qu'un but : donner à l'enfant l'instruction religieuse, qui, refusée à l'école de la semaine, serait plus ou moins bien donnée dans la famille, à supposer que le père ou la mère voulussent s'en charger. L'École du Dimanche prépare maintenant les enfants à recevoir l'instruction des pasteurs, dès que le moment sera venu pour eux d'y assister.

Mais le but poursuivi par l'École du Dimanche est double. Elle doit être un culte en même temps

(1) M. le professeur L. Maury, Cours inédit 1910-1911.

qu'une École. « Il faut un culte à l'enfant ; il aimera ce culte, il ira avec joie, s'il sent qu'il est pour lui, que c'est à lui que l'on parle particulièrement, et non pas à lui perdu dans la foule des fidèles. » (1) Ainsi, reprenant une très ancienne tradition, (2) l'école du Dimanche est devenue « le vrai culte des enfants. » ils y reçoivent une instruction appropriée à leur âge, à leur situation, à leurs besoins, ils s'y trouvent à l'aise et heureux, au lieu d'être pensifs et immobiles. Ils y sont en action ; aussi y prennent-ils un très vif intérêt, toutes leurs facultés intellectuelles et morales y sont captives, l'esprit, la mémoire, le cœur ; l'on comprend que, lorsqu'ils ont été instruits dans une telle école, le culte du temple, au lieu d'être pour eux ennuyeux et obscur, devient une instruction vivante dont ils peuvent sentir désormais le prix. L'École

(1) Louis Tarrow « Journal des Écoles du Dimanche » 1892, p. 47.

(2) Dans l'Église française de Strasbourg fondée par Calvin au XVI^e siècle, il y avait une sorte d'École pour les enfants. Un étudiant écrivait à cette époque : « La seconde prédication se fait de onze heures à midi, heure à laquelle chacun y amène ses petits enfants : 7, 8 et 9 ans, lesquels enfants, tant fils que filles, sont interrogés après la prédication par le ministre touchant leur foi. Il faut que les dits enfants récitent le Pater Noster, les deux Crédos, et, après le récit par le même, la demande faite par le ministre est : Quelle chose ils entendent en disant : « Notre Père qui es aux cieux » Mais la première interrogation est de savoir s'ils sont chrétiens. Ils répondent que oui. Mais par quel moyen ? Ils disent : par le baptême. Ainsi de tous les autres points ; il faut qu'ils répondent comme c'est écrit au catéchisme. Ils ne sont point interrogés tous ensemble mais l'un après l'autre. Le ministre prend et choisit ceux lesquels lui semblent être ignorants... »

(Erichson : « L'Église française de Strasbourg au XVI^e siècle », pages 23 et 24.)

du Dimanche est la meilleure préparation au culte public. » (1)

(D) QU'ATTENDONS-NOUS DES ÉCOLES DU DIMANCHE ?

Devenue culte, devenue école, l'École du Dimanche n'a rempli qu'une partie de sa tâche. L'Église attend autre chose d'elle. Nous disons volontiers avec M. Farjat : « L'École du Dimanche doit être l'École de l'Église et lui préparer ses membres futurs. (2) » Être une pépinière dans laquelle l'Église viendra recruter ses nouveaux membres et chercher de jeunes énergies, voilà ce que l'École du Dimanche doit être, voilà ce que nous lui demandons d'être.

Mais, pour que l'École du Dimanche réponde à notre attente, qu'elle porte les fruits que nous souhaitons, il faut que les pasteurs la prennent au sérieux, qu'ils comprennent vraiment son importance. L'École du Dimanche n'est pas une partie accessoire du ministère, elle en est la partie essentielle, la clef de voûte ; or, cela, trop souvent on l'a oublié. On songe pendant la semaine à se préparer pour sa prédication du Dimanche ; mais c'est au dernier moment, le Dimanche matin, quand ce n'est pas à l'École du Dimanche même, pendant la récitation dans les groupes, que l'on songe à se préparer pour son École. Nos temples se vident, les hommes ne viennent plus ou presque plus au culte, dans certaines régions de la

(1) Gauthey ; ouvrage cité p. 12.

(2) Farjat « Journal des Écoles du Dimanche », année 1891, p. 453.

France où la population est en majorité protestante, les conseillers presbytéraux eux-mêmes ne fréquentent plus le service divin. Ce n'est pas tout. On attaque l'Église et ses institutions, on attaque les Écoles du Dimanche, on attaque leur enseignement (1). Il faut nous défendre, il faut répondre aux attaques, ne pas nous laisser abattre. « Méfions-nous beaucoup à l'heure actuelle de la méthode d'intimidation employée par la libre-pensée. Avec des articles plus ou moins bruyants, les meneurs de la campagne antichrétienne voudraient donner à croire qu'ils sont définitivement victorieux. C'est quelque peu prématuré heureusement ; seulement il ne faudrait pas que nous soyons les premières dupes de cet étalage sensationnel. Selon un mot célèbre, « il faut prendre l'incrédulité au sérieux, non pas au tragique. » Seulement, j'insiste, il faut la prendre au sérieux, en ce qu'il faut se préoccuper des objections par lesquelles les élèves de nos écoles sont troublés et s'efforcer de leur répondre avec à propos. » (2)

La libre-pensée a fait des progrès, remporté de nombreux succès, mais elle ne peut encore chanter définitivement victoire. Nous pouvons enrayer sa marche en avant, en reportant tous nos soins sur les enfants. Rappelons que les enfants que nous instruisons seront plus tard ce que nous les aurons faits. « L'identité physique, intellectuelle et morale de

(1) Bible et enfants, Article de « La Dépêche » du 16 Janvier 1912.

(2) M. Maury « Journal des Écoles du Dimanche », 1905, p. 181,

l'adulte d'aujourd'hui se révèle dans sa confrontation avec l'enfant d'hier. C'est ainsi que l'enfant est le père de l'homme, c'est ainsi que pour avoir des hommes il faut élever des enfants. » (1)

Ainsi donc, pour avoir des hommes qui fréquentent nos lieux de cultes, qui s'intéressent aux choses de l'Église, c'est-à-dire au royaume de Dieu, il faut que nous apportions tous nos soins à l'éducation, à l'instruction religieuse des enfants, en voyant en eux l'Église de l'avenir, car ils sont, eux, cet avenir. « Le jeune garçon, un auteur contemporain l'a appelé le roi de l'espérance, et il l'est en effet. Le voyez-vous passer devant vous tête haute, allure rapide, regard interrogateur ? Et ce coup de sifflet qui fend les airs ne vous apporte-t-il pas les échos lointains de cette juvénile espérance : L'avenir m'appartient ! Sur cette tête, jeune encore, repose peut-être le bonheur d'une famille, la réussite d'une vaste entreprise, l'avenir d'un peuple, plus que cela, le salut de centaines d'âmes. Aujourd'hui garçon, demain homme. Or les hommes forment les peuples, les peuples font les lois, les lois gouvernent le monde, l'avenir des peuples est donc en grande partie dans les mains de nos garçons. » (2) Comme les peuples, l'Église est en grande partie, pour ne pas dire tout entière, entre les mains de nos garçons. Que nos Écoles du Dimanche les préparent donc à leur tâche. Si l'enseigne-

(1) Jean Laroche. « Journal des Écoles du Dimanche », 1910, p. 100.

(2) Adèle Pelaz. « Journal des Écoles du Dimanche », 1901, p. 338.

ment qui est donné nous paraît défectueux, peu propre à conduire au but que nous nous proposons, rompant avec cet esprit de routine qui nous est propre, apportons les réformes que nous croyons nécessaires, changeons nos méthodes d'enseignement, modernisons-les, complétons-les, et alors nos Écoles du Dimanche produiront les fruits que nous attendons d'elles. Nous pourrions dire aussi à notre tour : « Quand j'entends le pas de mes enfants se rendant à l'École du Dimanche, il me semble entendre les générations futures se presser pour entrer dans la maison de Dieu. » (1)

(1) Jean Monnier. « Journal des Écoles du Dimanche », 1890, p. 206.

Première Partie

LA FORME

CHAPITRE I

Les Listes et les Cycles

(A) LES LISTES

En pédagogie, toute instruction qui veut être sérieuse doit, pour porter des fruits, suivre autant que possible, un ordre logique où chaque chose ait sa place, et chaque place sa chose ; on ne doit pas procéder par bonds et laisser des lacunes : l'enfant ne saisit et ne se remémore bien que ce qui s'enchaîne bien, c'est là une expérience journalière que font ceux qui sont chargés d'un enseignement quelconque. L'École du Dimanche qui a le privilège, mais, en même temps, la grande responsabilité de donner une instruction religieuse, était obligée, en une matière si délicate à enseigner, de suivre plus que toute autre un ordre logique, bien établi ; elle ne pouvait espérer arriver à un résultat sérieux en puisant le sujet de ses

leçons tantôt dans l'Ancien, tantôt dans le Nouveau Testament.

Dans son enseignement, l'École du Dimanche a donc suivi un certain programme. Comme elle ne disposait que d'un nombre d'heures très restreint (40 heures par an à peu près), elle se vit donc obligée de le bien établir. Répartissant l'étude de la Bible sur un certain nombre d'années, elle fit la nomenclature des sujets qui pouvaient être traités dans une année et en dressa la liste.

Jusqu'en 1888, la liste la plus répandue était certainement la liste, internationale éditée par une société anglo-américaine, et en usage dans le plus grand nombre des Écoles du Dimanche.

Dès sa fondation, le Journal des Écoles du Dimanche ouvrit une enquête sur la liste internationale pour savoir s'il devait la conserver, ou composer une autre liste (1). Le résultat de l'enquête ne fut pas en faveur de la liste internationale, tout le monde lui reprocha la trop grande étendue de son programme qui demandait six à sept années pour être vu en entier, et la fâcheuse méthode qu'elle avait de pren-

(1) Le Journal des Écoles du Dimanche voulait, si la chose était possible, réaliser l'unité des Écoles du Dimanche françaises. Cette unité, touchante manifestation de l'union des Églises de la réforme française, devait avoir de précieux avantages. Elle devait permettre aux moniteurs d'user avec profit du Journal rose et aux pasteurs, qui faisaient des échanges avec leurs collègues, de savoir toujours à l'avance le sujet sur lequel ils devaient parler à l'École qu'ils auraient à visiter. Or cet union, la liste internationale ne pouvait la faire,

dre ses sujets de leçons tantôt dans l'Ancien, tantôt dans le Nouveau Testament.

Tenant compte de l'avis unanime de ses correspondants, le Comité des Écoles du Dimanche décida d'abandonner la liste internationale, se réservant de la reprendre chaque fois que sa composition répondrait au programme qu'il allait tracer.

Mais il ne s'agissait pas de démolir et de ne laisser que des ruines, il fallait rebâtir. Le Comité des Écoles du Dimanche le comprit et se mit à l'œuvre. Il prépara à son tour une liste embrassant une période de 4 années, deux étaient destinées à l'Ancien Testament et deux au Nouveau.

Cette nouvelle liste fut bien accueillie partout. Quelques années plus tard, en 1853, on présenta un projet de révision de la liste qui devait la faire adopter par les Églises de confession luthérienne. Les luthériens reprochaient à la liste de ne pas faire assez de place aux fêtes chrétiennes. Dans son projet, M. Appia proposait donc que l'année scolaire correspondît à l'année ecclésiastique, c'est-à-dire que la naissance de Jésus correspondît avec Noël, la Résurrection avec Pâques etc., etc... Le comité, espérant contenter tout le monde, adopta ce projet, or il arriva, comme presque toujours, qu'il ne contenta personne. Peu de luthériens adoptèrent la liste ; nombreux furent les réformés qui l'abandonnèrent. Une polémique, très courtoise il est vrai, s'engagea tout particulièrement avec le *Témoignage*, mais personne ne fut convaincu.

Deux années plus tard, M. le pasteur C. Babut écrivait encore au sujet de cette liste : « Notre année scolaire coïncide avec celle des lycées et de nos écoles primaires, elle va d'Octobre à Juillet. Nous croyons que la grande majorité des écoles ont des vacances et comprennent l'année scolaire comme nous.

« Une conséquence qui découle avec évidence du principe qui vient d'être posé, c'est que tout commencement ou tout recommencement doit avoir lieu au mois d'Octobre. Dans nos écoles, comme dans nos lycées, l'enseignement doit marcher d'une manière suivie d'un bout à l'autre de l'année scolaire, sans secousse ni interruption brusque.

« Quand je dis : sans interruption, je n'entends pas combattre le sentiment de ceux qui tiennent à ce que, les jours de fêtes, on s'occupe du sujet du jour. Supposez par exemple que l'on étudie l'histoire de David, rien n'empêche que, le jour de Pâques venu, le directeur ne dise aux élèves : « Aujourd'hui c'est la fête de la Résurrection : nous parlerons de la résurrection du Sauveur, dimanche prochain nous retournerons à David.

« A notre avis, c'est une conception très malheureuse que celle qui veut faire coïncider l'année scolaire avec l'année ecclésiastique, en sorte que la leçon relative à la naissance de Jésus se trouve coïncider avec le jour de Noël, et celle sur la Résurrection avec le jour de Pâques. On est conduit par là, tantôt à sauter à pieds joints par-dessus des faits importants pour arriver plus tôt, tantôt à s'attarder sur des faits moins

dres pour faire durer le voyage, mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, ne voulant faire commencer l'exercice qu'à Noël, on est conduit à sacrifier les deux mois qui précèdent, et à adopter pour cette période, si importante pourtant, le système de remplissage. » (1)

A la critique si judicieuse de M. le pasteur Babut nous nous permettons d'ajouter que le principe d'une semblable liste ne se comprend guère, parce que, dans la plupart des Écoles du Dimanche, le jour de Noël, de Pâques ou de Pentecôte, le pasteur, ayant plusieurs services à assurer ce jour-là, se voit par la nécessité des choses obligé à donner congé à ses élèves. Il semble donc préférable, bien que ce ne soit pas là l'avis de tout le monde, (2) que l'enseignement suive un cours normal, que l'étude d'un livre se déroule progressivement et que l'on consacre à chaque sujet le temps nécessaire pour le bien étudier à fond, sans s'attarder sur des sujets de peu d'importance.

Les leçons indiquées par les listes convenaient à des enfants d'un certain âge, mais non aux tout petits ; d'autre part le cycle de quatre ans était trop long pour

(1) C. Babut. « Journal des Écoles du Dimanche », 1895, p. 346.

(2) Étudier toute l'année un Évangile ou tel autre livre de la Bible, voilà qui est bien monotone pour des enfants, songèrent quelques personnes ; elles proposèrent donc, pour amener un peu de variété dans l'enseignement, que la liste prit son sujet, une semaine dans l'Ancien Testament, l'autre dans le Nouveau. Cette proposition fut heureusement rejetée. On ne peut guère se représenter le résultat d'un tel régime chez des enfants qui ont déjà tant de peine à se rappeler dans l'ordre ce qui se suit logiquement. C'est alors que Jésus deviendrait un contemporain d'Abraham et que Moïse accompagnerait Saul sur le chemin de Damas,

eux ; il fallait une liste de un ou deux ans condensés, simplifier l'histoire sainte, mettre en relief seules les grandes figures ; cela faciliterait l'étude plus détaillée de la révélation.

Madame C. Biéler, qui s'est occupée avec tant de dévouement de l'École du Dimanche enfantine, présentait sur cette question un rapport au terme duquel il était reconnu qu'un cycle de quatre ans était trop long pour les tout petits, qu'il renfermait des sujets trop difficiles, et qu'il fallait se borner pour la classe enfantine à une série de biographies et renoncer à l'étude historique d'un peuple et d'une révélation.

Une liste pour les tout petits fut donc composée. Ainsi, en France, deux listes sont en usage. L'une, d'une durée de quatre ans, étudiant deux années l'Ancien Testament, et deux années le Nouveau, est destinée à l'École du Dimanche proprement dite, l'autre, d'une durée plus réduite, est destinée à l'école enfantine.

Le système des listes a-t-il une réelle valeur ?

Oui, répondrons-nous, si nous nous associons aux différentes réponses de nos correspondants. On nous écrit à ce propos : « Je suis assez sceptique sur le système actuel des listes. Tant vaut le directeur de l'École, tant vaut la liste. Avec une liste bien faite l'enseignement peut être médiocre ; avec une liste médiocre l'enseignement peut être excellent. Tout dépend du directeur, tout dépend aussi des moniteurs et des monitrices. Sont-ils bons, l'enseignement est bon. Sont-ils médiocres, ou faibles, l'enseignement

est médiocre ou faible. Cependant j'estime *qu'il faut une liste*. Si on n'en a pas une, le pasteur peut mal faire le choix, piétiner sur place, ne pas avancer, mettre trois, quatre ou cinq classes à ce qui pourrait être fait en une, j'ai vu telle école où on est resté tout un mois sur un seul récit des Actes. » Ailleurs : « Le système des listes paraît utile, à condition qu'elles soient bien faites. » « Le système des listes est bon, d'ailleurs il me paraît indispensable. » « Une liste quelconque me paraît indispensable pour qu'il y ait suite dans l'instruction donnée à l'école du dimanche. » « Il est impossible de ne pas pratiquer le système des listes, que l'on adopte une liste commune ou que l'on fasse sa propre liste. » « Le système des listes présente un avantage très terre à terre, mais très important dans les églises de campagne les plus nombreuses en France ; c'est qu'il est économique : le signet vert annuel ne coûte que 0 fr. 05 et il y a une bible dans chaque famille. Le manuel, il faut l'acheter, d'où grosse dépense pour l'École, ou dépense que les familles, surtout celles qui ont de l'indifférence, voient d'un mauvais œil. » « C'est le système le plus commode et le plus pratique. » « Le système des listes est bon dans ce sens qu'il permet aux enfants de savoir toujours le sujet de la leçon et de pouvoir la chercher dans leur bible. Le système des listes est bon surtout pour les plus grands élèves ; il leur permet de préparer à l'avance, par la lecture du contexte d'où est tirée la leçon, ce qu'ils doivent apprendre pour le dimanche

suivant ». « Le système des listes a pour moi bien plus d'avantages que d'inconvénients à condition toutefois que les listes soient dressées méthodiquement et embrassent un certain cycle. »

Ainsi donc, en résumé, le système des listes est indispensable, car il donne une suite à l'enseignement, évite des pertes de temps, présente une réelle économie ; loin de l'abandonner, les directeurs d'École doivent avoir le souci de l'employer et de le répandre autour d'eux. Mais si le système des listes ne semble présenter en lui-même que des avantages, en est-il de même des listes elles-mêmes et tout particulièrement de la liste la plus suivie en France, celles du *Journal des Écoles du Dimanche* ? (1)

La liste des Écoles du Dimanche présente de très grands avantages, mais elle présente aussi de très grands inconvénients, ce qui fait qu'elle a ses partisans et aussi ses adversaires.

Ses avantages. — Le plus grand des avantages présenté par cette liste est, croyons-nous, l'unité ; le lien qu'elle crée entre toutes les Écoles du Dimanche qui en font usage, unité qui a son prix surtout à notre époque où l'on se déplace si facilement, où les enfants sont appelés à changer d'École. « Il importe peu, écrit Mme Biéler, qu'à Melbourne ou à Paris on

(1) Toutes les Écoles du Dimanche n'ont pas adopté la liste du *Journal rose*. Les Églises Unies ont chacune leur liste et certaines grandes villes préfèrent aussi composer leur liste, soit en prenant pour base un manuel (*Récit Second*), soit encore en étudiant un livre ou une période de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

étudie certain dimanche le même sujet, mais il n'est pas sans importance qu'un élève d'une de nos écoles françaises, transporté brusquement du nord au midi, retrouve, dans la nouvelle école où il entre, la suite des sujets qu'il étudiait dans l'ancienne ; qu'arrivé un mardi à Cette, où je le rencontrai un jour, cet enfant continue le dimanche suivant les leçons qu'il recevait à l'école du Luxembourg ; ou encore que des enfants venant de cinq endroits différents, réunis pendant les dimanches de Juillet sur une des plages de l'Océan, puissent continuer la leçon qu'ils recevaient dans leurs écoles respectives. » (1) C'est là un avantage sans contredit très important que l'on a pu vérifier dans la vie journalière. (2) Il y a aussi un avantage social à se grouper autour d'une liste commune, « l'ordre et la méthode y gagnent. »

La liste présente aussi une grande économie de temps, et c'est pour cela, nous disait un pasteur, que nous l'utilisons. Nous sommes trop surchargés de travail. Sans la liste, le pasteur est obligé chaque semaine de chercher la leçon à donner aux enfants ; souvent, s'y prenant au dernier moment, il peut la mal choisir. Avec la liste des Écoles du Dimanche,

(1) Ch. Biéler. « Journal des Écoles du Dimanche » 1905, p. 295.

(2) On nous a raconté le fait suivant : Il y a quelques années, passait régulièrement à Carcassonne un cirque. Parmi le personnel du cirque se trouvait une fillette protestante. Chaque fois que le cirque se trouvait être de passage un dimanche, l'enfant venait à l'École, sachant parfaitement sa leçon qu'elle avait étudié grâce à la liste du Journal rose. Que de faits de ce genre ne pourrait-on pas rapporter.

cet ennui, cet inconvénient disparaissent. Elle est composée par des « gens de métier » : on peut donc en toute sécurité se reposer sur elle. Nous verrons cependant plus loin que cette sécurité n'est pas aussi grande qu'on le pense généralement. Enfin, un autre avantage considérable des listes, qu'il faut noter, c'est qu'elles facilitent aussi de beaucoup la tâche du moniteur. Avec la liste des Écoles du Dimanche on a « la possibilité de donner aux moniteurs par le Journal Rose un aperçu de la leçon, un plan, une étude des textes, et des mots, » et ceci vaut la peine qu'on s'y arrête : nos moniteurs, nos monitrices ne sont pas bacheliers en théologie, ils ont besoin d'un guide, d'un guide sûr, et quel meilleur guide pourraient-ils trouver, en dehors du Journal des Écoles du Dimanche que rédigent des spécialistes en matière d'éducation chrétienne ?

Ainsi donc, nombreux sont les avantages que l'on reconnaît à la liste éditée par le Journal des Écoles du Dimanche ; et ces avantages devraient la faire adopter par tous les directeurs si elle ne présentait pas des inconvénients ; or, des inconvénients, elle en présente.

Ses inconvénients. — Un des plus grands reproches qu'on fait aux listes du Journal est leur grande complexité. « Ces listes sont trop riches, trop complètes, trop touffues, on veut trop enseigner à l'enfant ; simplifions, élaguons » ; « les listes paraissent trop compliquées, celle sur saint Paul était plutôt faite pour des candidats en théologie que pour des enfants de nos

Écoles. » A l'École du Dimanche, on ne dispose que de très peu de temps pour accomplir une œuvre considérable, il faut donc se contenter d'enseigner les traits principaux et non pas se perdre dans des détails secondaires, or les listes des Écoles du Dimanche n'évitent pas toujours cet écueil et se perdent dans les détails. « Bien souvent, lorsque le pasteur doit préparer sa leçon d'École du Dimanche, il se trouve en face d'un sujet tel qu'il a besoin de l'étudier de très près pour le posséder à nouveau ; il en avait oublié les détails et même l'essentiel. C'est que c'était un sujet secondaire, donc qui ne doit pas figurer sur nos listes, car il faut nous estimer heureux si nous parvenons à instruire nos enfants des grandes lignes de l'histoire, des grandes figures, des grands faits, des enseignements essentiels. Nos listes prennent par exemple, une année, un évangile, l'année suivante un autre, et elles n'en passent presque pas un détail. Erreur ! Il vaut mieux prendre la vie de Jésus dans son ensemble et confectionner une liste où se trouvent les faits, les enseignements, les miracles essentiels du Christ ; quant aux détails, l'enfant devenu grand les connaîtra en lisant l'Évangile. » La liste des Écoles du Dimanche, par les sujets traités, peut ne pas convenir à toutes les Écoles du Dimanche.

Il y a certaines leçons qui sont trop difficiles à expliquer à certaines écoles ; d'autre part, le cycle même de quatre ans pour certaines autres peut être trop long, les enfants ne venant qu'un ou deux ans à l'École du Dimanche ; nous pourrions citer telle ou

telle église de campagne où le cas s'est présenté et se présente chaque jour.

Ainsi donc, nous avons reconnu que le système des listes était bon et qu'il présentait de grands avantages. Nous avons reconnu que la liste actuelle des Écoles du Dimanche, avait, elle aussi, des avantages, mais aussi de sérieux inconvénients. Comment trancher la difficulté ?

De même qu'en enseignement il n'y a pas de *système omnibus*, que chacun doit avoir le sien, car rien ne doit être plus personnel que l'enseignement — enseigner, c'est faire passer son âme dans l'âme d'autrui — de même, pour les listes, nous ne voyons pas qu'il y ait de système omnibus, et la liste qui conviendra le mieux sera celle que le directeur de l'école dressera en collaboration avec ses moniteurs.

Le directeur de l'école, mieux que personne, doit connaître les besoins de son école, et plus que tout autre, il doit être à même d'y répondre.

Des directeurs d'Écoles du dimanche, rompant avec les listes du Journal rose, ont établi leur liste à eux.

Il en est ainsi dans les Églises de Roubaix, où l'école du dimanche paraît remarquablement bien organisée, à Bordeaux où la liste suit les récits bibliques de L. Segond, à l'Étoile à Paris, à Mazamet etc., etc., et dans presque toutes les écoles de gauche, où chaque directeur suit sa liste. Si le directeur ne peut avoir ses enfants que deux ou trois ans à l'École du Dimanche, au lieu de leur faire étudier

un Évangile, sans presque omettre un seul verset. Qu'il compose une vie de Jésus, en prenant soit les faits, soit les enseignements ou les miracles dans les quatre Évangiles, de manière à leur faire connaître, non un seul Évangile, mais tous les quatre.

Que le directeur, en établissant sa liste de leçons, ne donne à apprendre aux élèves que des leçons qui puissent être expliquées dans les groupes, sans apporter aucune gêne ; on ne saurait veiller avec assez de soin sur un tel détail.

En 1907, dans les Écoles qui suivaient la liste du Journal des Écoles du Dimanche, les moniteurs eurent à expliquer la leçon suivante : Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari et reviens. » La femme répondit : « je n'ai point de mari » Jésus lui dit : « Tu as raison de dire : je n'ai point de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari, en cela tu as dit vrai. » (Jean IV, 16 18). Dans l'École où nous étions moniteur, le directeur conseilla à ses collaborateurs de traiter un autre sujet que celui de la leçon et il eut raison. D'autres exemples semblables, nous en sommes certain, pourraient être cités, si l'on se donnait la peine de chercher dans toutes les listes nationales.

Ainsi donc, à la grande nécessité de bien choisir la leçon, nous ajoutons la grande nécessité aussi de bien choisir le texte central de la leçon. Le texte central a pour mission de rappeler, non un verset, mais la leçon tout entière avec son explication ; il doit donc renfermer en lui l'idée maîtresse, essentielle

de la leçon, qui, une fois mémorisée, évoquera une série d'idées complémentaires. Il ne faut pas s'acharner à prendre le texte central dans la leçon du jour ; on doit le prendre aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, pourvu qu'il atteigne le but proposé.

Pourquoi, poussant plus loin, le directeur qui compose une liste, n'essaierait-il pas le système pratiqué en Angleterre ?

La liste comprend, non seulement une leçon pour le Dimanche, mais une suite de lectures pour chaque jour de la semaine, gravitant autour de la leçon du Dimanche.

Par tous nos efforts, nous devons tendre à ce que nos enfants arrivent à connaître la Bible, qu'elle soit pour eux un livre de chevet. Ce moyen permettra de faire connaître la Bible aux enfants, en les engageant à lire des passages indiqués, et, à un tel régime, la leçon du Dimanche gagnera en profondeur. Par ce système de liste ; vous pourrez même atteindre les familles, surtout celles où, chaque jour, on a l'habitude de faire le culte. Ainsi l'École, c'est-à-dire l'Église, sera intimement liée à la famille et le résultat n'en pourra être que béni.

Ainsi, voilà notre liste établie. Mais ici quelqu'un nous dira : « en délaissant la liste nationale, vous privez les moniteurs d'un de leurs plus sûrs moyens de préparer leur leçon. Vous les privez de l'appui du *Journal rose*, »

L'objection semble porter. Nos moniteurs, en effet, ne sont pas tous des candidats au saint ministère, malgré leur bonne volonté. Il y a chez eux des lacunes ; ils ont besoin d'être guidés ; ils ont besoin d'un appui. Sans doute le moniteur a besoin d'un appui, nous le reconnaissons, mais cet appui il ne peut plus le trouver dans le Journal rose, et pour cause ; il le cherchera, il le trouvera dans le pasteur. Par des réunions de préparation bien organisées, tenues toutes les semaines ou tous les quinze jours, le pasteur traitera ou fera traiter par un moniteur les leçons à expliquer. Pour que cette préparation soit efficace, il pourra même distribuer, ainsi que cela se pratique à l'École du Dimanche de l'Oratoire à Mazamet, des notes polycopiées qui serviront de mémorandum, ce qui aura en outre l'avantage d'unifier l'explication donnée dans le groupe et l'explication générale donnée par le pasteur, celui-ci étant l'inspirateur de celle-là.

Il nous semble qu'avec une liste ainsi comprise on aura tous les avantages du système des listes et on parviendra, dans la mesure du possible, à éviter les inconvénients de la liste nationale.

(B) LES CYCLES

La liste annuelle ne forme pas à elle seule un tout complet, elle est une partie d'une autre liste plus considérable qui embrasse plusieurs années. Cette grande liste est le cycle,

Le cycle est nécessaire au même titre que la liste. De même qu'il faut un programme d'études pour l'année scolaire, il faut aussi un programme pour pouvoir étudier l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. Un de nos correspondants nous écrit à ce sujet : « Les cycles ? L'idée me paraît juste. Elle correspond à la nécessité pratique d'avoir un plan d'étude qui, au total, ne laisse rien dans l'ombre et donne un enseignement complet. En dehors de là, je ne vois qu'un voyage à l'aventure et la certitude de sacrifier des éléments souvent essentiels. »

Tout le monde est unanime à reconnaître l'excellence de ce système. Le Directeur d'une très grande École nous dit : « Je crois excellent le système des cycles. »

Le système est excellent, mais à condition de ne pas être une édition *ne varietur* des leçons. « Je trouve excellent que la liste de l'année fasse partie d'une autre liste couvrant plusieurs années et il est naturel que cette grande liste soit établie de manière à embrasser tout l'enseignement biblique. Je suis donc partisan du principe en question, mais je ne voudrais pas que le mot « cycle » impliquât la répétition *ne varietur* des mêmes leçons à tant d'années d'intervalle. Il faut partager le Nouveau Testament en différentes parties, mais il faut éviter les longueurs. »

Cette méthode a des avantages : « J'approuve la méthode des cycles qui permettent aux enfants d'étudier toute la Bible. »

« La méthode des cycles me paraît indispensable. Dans les Églises où il y a aussi une école du jeudi, elle fait revenir chaque enseignement tous les deux ans, ce qui est excellent et suffisant. »

Mais si cette méthode présente des avantages en théorie, elle a en pratique des inconvénients. En premier lieu, la plupart des élèves ne suivent pas un cycle en entier, et c'est ce qui a fait dire à un pasteur : « La méthode des cycles est bonne, ou, du moins, assez bonne en théorie ; en pratique elle présente des inconvénients, du fait que la majeure partie de nos élèves ne suivent pas nos leçons de l'École du Dimanche d'une façon assidue pendant quatre ou cinq ans ; de plus un grand nombre tombera à cheval sur 1/2, 1/3 ou 1/4 de cycle. »

Ordinairement, le cycle d'études est beaucoup trop vaste, il embrasse trop, il veut trop faire voir à l'enfant. Celui-ci se perd dans les détails et ne sait qu'imparfaitement. « Je pense beaucoup de bien de la méthode des cycles. Mais cette mise en pratique veut trop embrasser. D'où ce grave inconvénient : le cycle de la Genèse à l'Apocalypse dure, 6, 7, 8 ans. Les enfants ont vu juste *une fois* l'histoire du Salut ; et quand ils arrivent à la fin du cycle on peut se représenter ce qu'ils ont retenu du commencement. La Bible leur apparaît comme une brousse dans laquelle on les a menés au hasard pendant des années, ils en sortent ahuris, ignorants et peut-être déçus, car l'enfant aime les choses simples, ordonnées. Aussi l'idéal *pratique* me paraît-il être celui-ci :

avoir un cycle de 4 ans, dont 1 an 1/2 consacré à l'Ancien Testament et 2 ans 1/2 consacrés au Nouveau Testament ; forcément les faits et sujets secondaires seront éliminés et les enfants pourront voir en tout cas deux fois l'histoire de la Révélation, ce qui est nécessaire. »

Différents cycles peuvent être employés pour l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais les meilleurs seront toujours les plus courts, seront toujours ceux qui feront le plus de chemin en moins de temps possible et qui permettront ainsi au directeur d'école de faire parcourir à l'enfant deux fois le même cycle, à des points de vues différents, si bon lui semble, pendant la durée du séjour de l'enfant à l'École ; et ceci a son importance pour graver dans l'esprit de l'enfant les leçons qu'on veut lui donner. L'enfant apprend facilement, mais il oublie facilement aussi, il est bon de pouvoir lui rappeler à plusieurs reprises le même enseignement.

En résumé, le directeur devra donc s'efforcer de faire sa liste lui-même, il n'adoptera une liste faite par un de ses collègues ou par une société quelconque que lorsqu'il se sera bien rendu compte que cette liste répond bien aux besoins de son école. Il devra aussi s'efforcer, selon la fréquentation des enfants à l'École, d'établir un cycle permettant aux élèves de voir deux fois au moins le même programme.

CHAPITRE II

Bible et Manuel

Par l'emploi des listes et des cycles, notre enseignement est bien délimité, nous savons le travail que nous pourrons faire dans une année, nous savons aussi le nombre d'années nécessaires pour avoir une vue d'ensemble, pour posséder un tout bien complet. Mais cet enseignement, où le puiserons-nous ? Qui nous en fournira la matière ? Sera-ce la Bible ou bien un Manuel ? Si nous donnons la Bible aux enfants, la leur donnerons-nous tout entière ou ne leur donnerons-nous que le Nouveau Testament ?

Voilà bien des questions qui se posent, questions que l'on ne peut songer à résoudre à la satisfaction de tous, mais auxquelles chacun doit chercher à apporter la meilleure solution.

La Bible, semblé-t-il, devrait être mise de bonne heure entre les mains des enfants. N'est-ce pas elle qui a été la nourriture la plus forte des vieux huguenots, de ces « hommes de la Bible » comme on s'est plu à les appeler. La Bible doit être le livre de l'enfant. A l'École du Dimanche, il doit apprendre à s'en servir, à s'y reconnaître, à la feuilleter. « Il faut, dit

Monsieur Ch. Biéler, que la Bible soit non seulement notre outil, mais l'outil de nos élèves ; il faut qu'à l'École du Dimanche, ils apprennent à la connaître et à l'aimer. Il faut qu'ils sachent s'y retrouver et qu'on ne soit pas obligé de chercher la page 466 pour trouver le chapitre sur la charité. Pour cela il s'agit de faire effort, d'inspirer à nos élèves le respect de la Bible, l'amour de la Bible, le désir de l'explorer et de la connaître. Ainsi ils profiteront d'une façon durable de leur École du Dimanché, et, quand nous ne serons plus là pour leur expliquer les récits bibliques, nous serons certains qu'ils sauront continuer à y puiser les enseignements de la divine sagesse. » (1)

La Bible est certainement le livre pédagogique par excellence, livre qui trempe les caractères, qui forme les esprits, c'est ce que se plaît à reconnaître M. Coudirolle : « D'ailleurs, écrit-il, qu'avez-vous de plus pédagogique que les récits de l'histoire sacrée ? Qu'est-ce qui a fait l'énergie et la personnalité des huguenots, nous le constatons encore, grâce à Dieu, sinon le fait qu'ils étaient les hommes de la Bible, non de la Bible servant simplement de prétextes à des appels, mais de la Bible ayant pénétré profondément dans la mémoire et dans le cœur, y produisant tout naturellement des fruits. » (2)

La Bible, ce livre pédagogique par excellence, est pour l'éducateur d'une très grande utilité, il est une source inépuisable d'illustrations frappées au coin

(1) Ch. Biéler, « Journal des Écoles du Dimanche », 1902, p. 101-102

(2) J. Coudirolle, « Journal des Écoles du Dimanche », 1902, p. 153,

de la vérité, qui renforcent les enseignements et leur donnent plus de puissance de pénétration. « Nous désirons trouver pour nos leçons des illustrations ? Où sont-elles plus abondantes et plus riches que dans la Bible elle-même, ce livre si peu, si mal connu ? Comme nous appelons de nos vœux ce moment où l'on en reviendra à une étude plus complète de la Bible, où, dans chaque paroisse, chaque pasteur instruira ses fidèles, ses moniteurs et ses monitrices, en leur présentant les livres de la Bible, les hommes de la Bible, la construction de la Bible. On a trop abusé des explications réputées édifiantes. A notre époque où les études historiques ont fait de si rapides progrès, où les explorateurs ont exhumé les civilisations anciennes, où l'on sait tant de choses sur les pharaons d'Égypte et les souverains de Ninive et de Babylone, il faut savoir profiter de tous ces éléments d'information pour mettre en pleine lumière le contenu de nos livres saints. Je la vois, cette réunion d'études bibliques, où tous les assistants groupés autour d'une table, la Bible ouverte devant eux, suivent l'instruction du pasteur. Il va leur parler d'un prophète, d'Amos par exemple, le prophète berger de Tékoa. Et les voilà qui suivent dans leur Bible les événements de la vie d'Amos, l'accompagnent de Juda à Béthel, l'écoutent lorsqu'il adresse ses invectives aux grands, avides, iniques, voluptueux ; lorsqu'il dénonce l'idolâtrie d'Israël et qu'il prophétise les malheurs qui vont fondre sur la nation impie. Dès ce jour, Amos leur

est connu, ils y reviennent avec intérêt, ils savent trouver dans ses discours des leçons précieuses pour notre époque, pour eux-mêmes, pour leurs élèves à l'École du Dimanche, ils ont réalisé un grand gain.»(1)

Comment se fait-il que la Bible, ce livre si riche en enseignements de toutes sortes, soit si peu lue, si peu connue à notre époque ? Cela vient sans doute, du fait que beaucoup de pasteurs hésitent à mettre la Bible de bonne heure entre les mains des enfants. Or, si l'enfant n'apprend pas à lire la Bible à l'École du Dimanche, lorsqu'il est jeune, ce n'est pas plus tard qu'il pourra apprendre à la connaître et à l'aimer.

Certains pasteurs n'osent pas donner la Bible aux enfants. On ne saurait leur en vouloir de leur prudence. Il est évident qu'il peut y avoir non pas danger — « Dangereux et lecture de la Bible ne supportent pas d'être accolés » (Ad. Monod) — mais inconvenient à laisser lire à certains enfants certains passages sur lesquels leurs regards peuvent tomber, ne fut-ce qu'en les amenant à se poser des questions qu'ils n'osent pas faire à leurs parents, qui restent sans réponses et font naître dans leur esprit des notions fausses de la Bible et de Dieu. Il s'est formé parmi les éducateurs deux courants : les uns veulent que l'on donne aux enfants la Bible intégrale, sans lui rien enlever. Ce n'est pas seulement dans la Bible, mais c'est dans le monde que l'enfant voit le mal dès sa naissance, et les enseignements de la Bible

(1) C. Biéler : « Journal des Écoles du Dimanche », 1902, p. 98,

seront pour eux un garde-fou. « Le mal, la corruption, les enfants les rencontrent dès qu'ils ouvrent les yeux. Chaque souffle qui passe sur la terre lui en apporte les effluves. Et, croyez-moi, mieux valent les enseignements de la Bible qui le laissent innocent, que ceux de la terre qui le corrompent. Les enseignements de la Bible, ce sera, c'est comme les poteaux indicateurs, lesquels, placés devant un tas d'immondices, en écartent les passants. » (1) « C'est à l'École du Dimanche qu'il apprendra surtout à lire cette précieuse Bible, à l'étudier, à la méditer avec amour et à en tirer de salutaires leçons. Ainsi il trouvera dès son entrée dans la vie une ancre ferme sur laquelle il pourra s'appuyer avec sûreté, une règle de toutes choses et pour tous les cas. Tombât-il même sur quelques pages que vous voudriez tenir éloignées de lui à toujours, ne vous effrayez pas trop. Il y a une providence pour les enfants. Ils ont leurs anges qui savent guider leurs mains ou bander leurs yeux à l'ouverture du saint volume. Quand les anges ne le feraient pas, mieux vaut mille fois que l'enfant apprenne le mal de la bouche de Dieu plutôt que de celle du monde ou de ses propres convoitises, et qu'il soit conduit au fond de l'abîme du péché pour en mesurer avec effroi toute la profondeur par la main de son Père Céleste plutôt que par la main du démon. » (2)

Un pasteur à qui nous demandions s'il n'y avait

(1) Comtesse Agénor de Gasparin : « Journal des Écoles du Dimanche », 1901, p. 57.

(2) « Journal des Écoles du Dimanche », 1888, p. 15.

aucun inconvénient à mettre la Bible entre les mains des enfants, nous répondit : « Lorsque les enfants cherchent pour les lire les passages réalistes de la Bible, ceux-ci ne risquent pas de les corrompre, car ils n'ont plus rien à leur apprendre. » D'autres pasteurs semblent partager cette manière de voir. « Ou l'enfant, écrit l'un d'eux, est absolument innocent, et, comme tout est pur pour les cœurs purs, il n'y entend rien ; d'autant plus que nos traductions modernes voilent ou adoucissent dans la mesure du possible, par l'emploi de termes d'un sens très spécial, les choses les plus scabreuses ; ou l'enfant a déjà subi la promiscuité inévitable de l'école et de l'internat ou, et, si sa pureté subsiste, son innocence n'est plus qu'une illusion que bien des parents gardent trop longtemps au détriment de l'éducation morale de l'enfant, mal armé par sa demi-ignorance, contre les corrupteurs. Je ne vois pas trop ce que la Bible pourrait lui apprendre qu'il ne sache déjà. Du moins l'impureté est par elle hautement condamnée ; qu'on veuille ou non, un jour, par hasard, ou sur l'indication d'un lecteur plus habile ou plus pervers, il saura découvrir et même chercher les passages incriminés dans la Bible de famille. Il vient un moment, à l'époque du catéchuménat, où il est indispensable de confier aux enfants toute la Bible, et c'est justement à cet âge critique, où la curiosité en éveil se porte sur le domaine défendu, que les inconvénients redoutés seront les plus sérieux. » (1)

(1) P. Marlin : « Journal des Écoles du Dimanche », 1893, p. 384.

C'est parce qu'ils comprenaient cet inconvénient, au moment du catéchuménat, que certains pasteurs ont voulu non pas enlever la Bible aux enfants, mais mettre entre leurs mains une Bible de laquelle seraient bannis tous les passages réalistes. Les uns se sont contentés de l'Ancien Testament ; d'autres sont allés plus loin et ont demandé la suppression dans le Nouveau Testament des passages suivants : Matthieu : IX, 18-25 ; XIX, 9-15 ; XXI, 30-32 ; Luc : I ; II ; XV, 30 ; Jean : I, 13 ; IV, 16-18 ; Romains : I, 24-32 ; IV ; I Corinthiens : VI ; VII ; Galates ; Éphésiens : V, 22-23 ; Philippiens : III, 2 ; Jacques : II, 25 ; Hébreux : XI, 31 ; Jude : XXIII ; Apocalypse : XVII ; XIX. (1)

Ici, on est allé trop loin ; on ne saurait faire de la Bible un livre de la bibliothèque rose, comme le dit si bien M. Wilfred Monod. La Bible plonge en pleine humanité, « elle ignore les savantes et perverses réticences d'une pudibonderie bien éloignée de la pudeur. » (2)

M. le pasteur Wilfred Monod s'est fait le défenseur de ceux qui voulaient expurger la Bible, il a essayé de montrer le résultat que pouvait produire la lecture de certains passages de la Bible. En 1904, M. Paul Passy lui écrivait : « Vous pensez et vous affirmez, avec une sincérité de conviction à laquelle je rends hommage, que la lecture de certains passages de la Bible est capable de troubler la pensée, de ternir

(1) Wilfred Monod : « Partie gagnée », 1904, p. 7.

(2) W. Monod : ouvrage cité, p. 7.

l'imagination des enfants et par conséquent, n'est-ce pas de les démoraliser ?

Très bien, les théories, c'est très joli, mais les faits sont plus sérieux. Avez-vous constaté dans votre ministère l'influence corruptrice de ces passages ? Remarquez-vous que chez les peuples où la Bible est connue et vénérée les mœurs sont plus relâchées qu'ailleurs ? Aux états de service de la Bible complète avez-vous à opposer des faits ? » (1)

M. Paul Passy demandait des faits, M. Wilfred Monod lui en cita.

Dans « Partie gagnée » nous lisons : « Une femme catholique a raconté comme suit son premier voyage d'exploration à travers l'Écriture : « Avec bonheur j'acceptai la Bible. Ce fut les doigts tremblants que j'ouvris ce livre : là, pourtant était la vérité, la raison de notre vie, l'avenir... Mais en avançant, dans ma lecture, l'immoralité de certaines pages m'apparut si évidente, que je me révoltai de toutes les forces de mon cœur. Je n'étais pas blasée dès l'enfance sur tous ces récits, comme les jeunes filles protestantes. L'éducation catholique fait ce qu'elle peut pour écarter et voiler les livres prétendus saints. Elle permet, en tout cas, pour l'esprit mis en présence des textes sacrés, de mieux mesurer la profondeur immorale de la Bible entrevue seulement derrière les réticences de l'histoire sainte. Devant ces monstruosité morales de la Bible, les incrédules ont souvent

(1) Lettre de M. Paul Passy à M. Wilfred Monod : « Journal des Écoles du Dimanche », 1904, p. 132.

raillés ; moi qui avais cru, je ne pouvais éprouver que de l'indignation, et je fermai avec dégoût le livre regardé jadis avec tant de respect. » (1) Quelques lignes plus loin, nous trouvons la lettre suivante que lui adressa un jeune homme : « A cette époque critique où, l'enfant devenant un adolescent et la « bête » se révélant en lui, la lutte s'engage entre sa volonté et cette bête, à cette époque, ma volonté était faible et ma bête devenait de jour en jour plus forte. J'aurais *su* trouver alors dans ma Bible ce que je *sais* y trouver aujourd'hui, la lutte eût été aisée et ma bête, je crois, vite vaincue. Mais on ne sait pas à tout âge !... Est-ce à dire que la Bible ne devrait pas nous aider à tout âge dans cette lutte ? Or, non seulement elle ne m'aida pas, mais elle faillit contribuer à ce qui aurait pu être ma chute ; et elle contribua, j'ose l'affirmer, à la chute de trois de mes camarades qui n'eurent pas le privilège de vivre dans le milieu où j'ai vécu.

« Je garderai toujours présent à la mémoire le souvenir de cette triste après-midi où, après avoir causé tous les quatre de choses malsaines, l'un de mes amis apporta triomphalement sa Bible, où il avait souligné au crayon bleu tous les passages que vous savez. Je ne les avais jamais lus ; mais, par la suite, quand j'ouvrais ma Bible, ce n'était plus (je rougis de l'avouer) que pour lire et relire ces passages où je trouvais ce que l'on cherche quand, à cet âge, on

(1) Wilfred Monod : ouvrage cité, p. 11-12,

se procure tels et tels romans. Je descendais alors la pente.

« L'aurais-je descendue sans la Bible ? c'est possible. La Bible, avec ces passages, a-t-elle eu sur moi une influence quelconque pour empêcher de la descendre ? Non, bien au contraire ! — La Bible expurgée de ces passages aurait-elle eu sur moi cette influence bénie ? Oui. — La Bible enfin, privée de ces passages, perdrait-elle quelque chose de son influence sur d'autres ? Non... Alors pourquoi en effet ne l'expurgerait-on pas ? Pourquoi, dans je ne sais quel esprit de routine, conserverait-on ces passages qui ne peuvent faire du bien à personne, qui peuvent faire du mal, ne fût-ce qu'à une seule âme ? Poser la question, c'est la résoudre. » (1)

En présence de ces deux courants d'idées, quelle sera notre attitude vis-à-vis des enfants ? Leur donnerons-nous la Bible en entier, ou simplement des récits choisis, ou bien encore seulement le Nouveau Testament.

Comme l'écrit une collaboratrice du *Christianisme* : « Si la Bible ne saurait faire du tort à l'enfant de parents chrétiens et intelligents, il ne s'ensuit pas qu'elle doive toujours être mise tout entière entre les mains d'enfants de parents indifférents ou incrédules. Nous connaissons un professeur de lycée, catholique, qui, à cause de sa femme protestante, envoie ses enfants à l'École du Dimanche et se donne la peine de faire avec eux les lectures bibliques en rapport

(1) Wilfred Monod : ouvr. cité, p. 13-14.

avec la leçon. Il fut révolté lorsque sa fille tomba sur un récit choquant de la Genèse et le père vint se plaindre au pasteur de ce qu'il appelait la démoralisation de ses enfants. »

On ne saurait donc trop recommander aux pasteurs d'agir avec la plus grande prudence lorsqu'il s'agit de donner la Bible à leurs élèves, et surtout de ne le faire qu'après en avoir reçu l'autorisation des parents, et s'être assurés que ceux-ci la connaissent suffisamment pour pouvoir guider leurs enfants dans le choix de leurs lectures.

Le pasteur agira ainsi sagement. Mais, quoi qu'il en soit, que l'on pratique la Bible expurgée ou non, il faut cependant que nos enfants apprennent à se servir des Saints Livres, qu'ils apprennent à s'y reconnaître, que, de très bonne heure, ils pratiquent l'Écriture Sainte, afin que celle-ci devienne leur livre de chevet. Et nous disons avec un pasteur qui s'est occupé de la question : « Ici, comme en toute autre question d'éducation, il faut commencer de bonne heure. Il est bien à craindre que nos élèves, nos jeunes gens, nos jeunes filles, du moins la plupart d'entre eux, vu leur milieu et les circonstances présentes ou futures, ne viendront pas à la Bible, s'il n'y ont pas été amenés dès leur enfance, si, dès leur enfance, ils n'ont pas été familiarisés avec elle : et c'est de bonne heure qu'il faut mettre nos enfants en rapports, rapports fréquents, avec la Parole de Dieu.

« Avec la Parole de Dieu, ai-je dit. C'est la Parole de Dieu, en effet, la Bible elle-même qu'il faut faire con-

naître aux enfants, la Bible avec laquelle il faut, pour ainsi dire, les mettre en contact et les familiariser ; et je parle ici du livre même, du volume lui-même, avec lequel l'enfant doit faire connaissance, connaissance plus ou moins extérieure tout d'abord, mais par laquelle il doit commencer pour en arriver à une connaissance plus spirituelle et plus intime, ce qu'il fera quand il aura pris goût à cette étude de la Bible, maintenant ou plus tard, à l'École du Dimanche ou ailleurs. Pour que l'enfant connaisse la Bible, il faut qu'il la pratique, que la Bible soit et devienne de plus pour lui *sa Bible*, et pour qu'il l'étudie plus tard il faut qu'il la pratique de bonne heure. » (1)

Le Manuel. — La Bible fournira-t-elle à elle seule la matière de l'enseignement ou bien le fera-t-elle concurremment avec un Manuel ? Ici, les avis sont de plus en plus partagés, selon qu'il s'agit d'un manuel pour l'Ancien Testament, pour le Nouveau Testament ou pour la Bible tout entière. Pour l'Ancien Testament les avis sont à peu près tous favorables ; pour le Nouveau au contraire ils sont plus partagés, enfin, certains rejettent tout manuel. Le manuel empêche les enfants de lire dans leur Nouveau Testament, objecte-t-on. « Je ne suis pas pour le manuel à l'École du Dimanche. Il faut que nos élèves s'habituent à lire dans le Nouveau Testament. » « Je ne suis pas pour un manuel à l'École du Dimanche, si on ne doit y expliquer que le Nouveau Testament. » « Pour

(1) S. Monteil ; « Journal des Écoles du Dimanche » 1911 p. 171.

l'histoire de Jésus et les Actes, le meilleur manuel est l'Évangile. » Un autre correspondant nous avoue que, s'il ne pratique pas le manuel, c'est qu'il n'en voit nullement la nécessité. « Je me représente difficilement la nécessité d'un tel ouvrage. Je n'ai jamais eu aucune peine à apprendre aux enfants de mes Écoles l'usage de la Bible entière, et j'ai souvent constaté les bonnes conséquences de la lecture inattendue d'un passage rencontré au hasard en feuilletant le livre. J'estime qu'une partie essentielle de la tâche du moniteur est celle-ci : donner à l'enfant « le goût » de la Parole de Dieu, évoquer en lui l'envie de la connaître; rentré alors chez lui, il relira le passage qui l'a intéressé, en cherchera d'autres semblables, parcourra telle ou telle page, sans trop savoir pourquoi, et finira ainsi par connaître et aimer un livre qu'il a trouvé éminemment intéressant. »

D'autres vont plus loin ; ils voient dans le manuel une usurpation de la Bible et c'est certainement là le motif pour lequel le manuel pénètre si difficilement dans l'École du Dimanche. Un directeur d'École l'a bien fait remarquer : « Un manuel me paraît désirable, écrit-il, pour le Nouveau Testament : il serait évidemment plus pédagogique ; mais il aura de la peine à pénétrer dans les Écoles du Dimanche, l'immense majorité y voyant à tort une usurpation de la Bible. »

Or, chez ceux qui réclament un manuel à l'École du Dimanche, jamais il n'y a eu la moindre intention de substituer le manuel à la Bible, mais c'est

parce qu'ils voulaient que l'enfant apprît à aimer, à connaître la Bible, qu'ils ont songé à un manuel. Le manuel devait être à leur avis un simple guide qui déblayerait la route, il devait être un fil d'Ariane qui conduirait l'enfant au milieu de ce labyrinthe qu'est souvent l'Ancien Testament. S'exprimant au sujet des manuels, un homme qui s'est beaucoup occupé d'Écoles du Dimanche a dit : « La réforme proposée consiste tout entière dans la méthode d'enseignement, la forme à lui donner, non dans le fond qui est la Bible ».

Mais la Bible n'est pas un livre, c'est une bibliothèque. Pour s'y retrouver il faut à l'enfant un fil conducteur, c'est le manuel. » Un autre écrit ailleurs : « L'Ancien Testament, en un sens, est une bibliothèque. Il y a de tout dans l'Ancien Testament. C'est l'histoire d'un peuple primitif, avec ses mœurs, ses usages, ses violences, sa foi, sa piété aussi, mais tout cela bien mêlé. Il faut faire des choix ; et l'enfant se perd dans ce gros volume. Il faut lui donner seulement la substance de ce livre, et vous ne pouvez avoir la substance que dans et par un *manuel*. » Non seulement le manuel est un excellent guide pour l'étude de la Bible, mais pédagogiquement, il lui est préférable, en outre il conserve à la Bible, le respect que celle-ci ne tarderait pas à perdre, si elle devenait un simple livre de classe, c'est du moins là l'opinion d'un directeur d'une École du Dimanche de Paris, qui nous écrivait dernièrement : « Je suis résolument partisan du manuel qui a l'avantage, au point de vue

pédagogique, de présenter à l'enfant une vue suivie, la succession logique des faits et des idées, et assure un enseignement plus complet. Il est impossible de n'être point frappé des lacunes graves de l'instruction de nos enfants avec le système actuel. Même au point de vue simplement *religieux*, je préfère le manuel à la Bible comme livre d'études, la Bible restant là naturellement pour les références, recherches de textes, et réservée, d'autre part, pour être le livre de piété. Depuis qu'elle est devenue livre d'étude, livre de classe, la Bible, à mon sens, a perdu quelque chose du respect dont elle doit être entourée. » Une monitrice, qui s'occupe avec beaucoup de zèle et de dévouement des Écoles du Dimanche, nous écrit sur la nécessité d'un manuel : « Sans manuel, l'enfant est très souvent perdu et n'apprend rien ; ou il se contente de lire la leçon et d'apprendre quelques versets qui en forment un fragment incomplet. Avec un manuel, on peut exiger plus de travail, l'enfant étudie un récit abrégé et le rend à sa manière, comme il a l'habitude de le faire à l'école pour l'histoire ; puis il récite textuellement les passages indiqués pour être mémorisés.

Il a son livre, avec lequel il se familiarise par les images, les récapitulations, la lecture répétée. Manque-t-il quelques leçons, grâce à son manuel il peut y suppléer bien mieux qu'avec de simples indications de textes à chercher.

Pour bien connaître la Bible, il faut un manuel ; (1)

(1) C'est une expérience mille et mille fois constatée que les jeunes

mais ce manuel, comment sera-t-il compris ? L'auteur devra s'efforcer de laisser de côté tout ce qui pourrait satisfaire ses idées particulières ; « soit qu'il le fasse textuellement, soit qu'il le fasse sous forme de récits, le manuel devra donner l'enseignement biblique et pas les idées exégétiques, dogmatiques ou autres de l'auteur, » c'est là un point capital, un point essentiel qu'il ne faut pas perdre de vue. C'est un écueil que l'on ne parvient pas toujours à éviter. Tel a été le cas de M. Fulliquet dans son manuel : « l'Ancien Testament à l'École du Dimanche. » M. le pasteur Alzas, qui a fait un compte rendu du livre, écrit à ce sujet : « M. Fulliquet me paraît ne pas croire à une révélation objective. On chercherait en vain dans son livre une affirmation précise à cet égard ; et, par une conséquence logique, le surnaturel en est à peu près complètement éliminé. Si Abraham quitte son pays, c'est qu'il a compris que Dieu l'engageait à le faire. S'il épargne Isaac, c'est qu'il a entendu en lui-même la voix de Dieu ; s'agit-il des plaies d'Égypte, l'auteur nous parle d'une année exceptionnellement abondante en catastrophes. Le Décalogue ? Ce sont des « commandements que la conscience de Moïse lui inspirait de la part de Dieu. »

gens et même les adultes, pour l'instruction desquels on s'est servi uniquement de la Bible, connaissent infiniment moins bien leur histoire sainte que ceux qui l'avaient apprise dans un manuel. C'est parce que les auteurs sacrés ne se sont pas inquiétés d'être méthodiques, mais d'être vrais, qu'il importe que nous, qui devons instruire, nous mettions dans notre enseignement le plus de méthode possible. C'est une règle pédagogique élémentaire. Tarrou : *Revue du Christianisme social*, 1896, p. 44.

La magnifique scène du Carmel est expliquée par un orage ; la résurrection du fils de la veuve de Sarepta se réduit à une guérison. Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, suffisent amplement pour montrer ce qui est à nos yeux, le grand défaut de ce manuel. • (1)

Nombreux sont les manuels (2) qui ont été composés soit pour les Écoles du Dimanche, soit pour les Écoles du Jeudi ; mais, si tous présentent des avantages, ils présentent aussi des inconvénients ; ici, comme en tout ce qui touche à la pédagogie, il ne saurait être question d'un système « omnibus », convenant à toutes les Écoles du Dimanche. Ces systèmes valent ce que vaut la confection dans l'habillement ; il faut que le manuel soit fait spécialement pour l'École qui s'en sert. L'Idéal serait donc que chaque pasteur eût son manuel à lui, répondant bien aux besoins de son école. Voici comment nous comprenons ce manuel pour École du Dimanche. Le manuel devrait être court et proportionné au nombre d'années pendant lequel l'enfant suit l'École du Dimanche. Prenons par exemple une École où les élèves viennent de 8 à 14 ans. Notre manuel comprendra un résumé de l'Ancien Testament, la vie de Jésus, des récits de la primitive église et quelques notions sur la Réforme ; à côté de ce manuel simple, on pourra avoir un manuel plus complet, avec notions historiques, géographiques

(1) Édouard Alzas : « Le Christianisme au xx^m siècle » 21 Janvier 1904.

(2) On pourra trouver une liste de manuels dans le « Journal des Écoles du Dimanche » de 1910 p. 401.

exégétiques, qui aidera les moniteurs dans la préparation de leur leçon et sera en quelque sorte le livre du maître.

Les leçons, autant que possible, tiendront chacune dans une page. En tête, un titre se détachant bien pellerà le caractère de la leçon ; puis un récit avec renvoi aux textes bibliques ; et, pour terminer, quelques versets donnant le fond de la leçon et formant le texte central. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient détachés de la période d'où est tirée la leçon. Le moniteur devra veiller à ce que la mémorisation de ces versets soit parfaite.

Muni de ce manuel, nous procéderons pour les leçons de la façon suivante.

Dans le groupe des enfants de 6 à 7 ans, on apprendra les 30 premières pages du Manuel. Dans le groupe des enfants de 7 à 8, on apprendra les 30 pages suivantes, c'est-à-dire de la page 31 à la page 60. Dans le troisième groupe, on apprendra de la page 61 à la page 90, et ainsi arrivé à l'âge de 12 ans, au moment d'entreprendre son catéchuménat, l'enfant possédera une vue d'ensemble sur l'Ancien et le Nouveau Testament ; il connaîtra par cœur 100 ou 200 versets qui contiendront, résumés en eux, les principes de la vie chrétienne ; enfin, grâce aux quelques leçons sur la Réforme, il saura ce que signifie ce nom de protestant qu'il porte, ce qu'a été la Réforme et quels ont été les principaux réformateurs, chose que peu d'enfants d'Écoles du Dimanche connaissent. Que les pasteurs les interrogent et ils seront édifiés !

En appliquant cette méthode, non seulement la liste est supprimée, mais l'enfant sait toujours la leçon qu'il a à apprendre. S'il a manqué une ou deux fois, il lui est facile — et le moniteur doit y veiller — de rattrapper le temps perdu. Les inconvénients des cycles sont supprimés : ainsi, avec la méthode en usage, si on a par exemple un cycle de 4 ans comprenant l'étude de l'Ancien Testament, de la vie de Jésus, des Actes et des épîtres, seul l'enfant qui commencera au début du cycle aura un enseignement normal ; mais, s'il commence 2 ans plus tard, il étudiera en premier lieu les Actes, puis les épîtres, l'Ancien Testament et finira par la vie de Sauveur. Nous ne voyons pas, ou plutôt, si, nous voyons trop dans nos Écoles du Dimanche le résultat d'une semblable méthode : les pasteurs gémissent sur l'ignorance de leurs élèves ; peut-être trouverions-nous là une des principales causes.

Tout le monde s'accorde à dire que l'École du Dimanche doit être non seulement une École, mais un culte pour les enfants ; or, actuellement, il est assez difficile d'unir les deux éléments.

Si nous nous servons du manuel, l'instruction générale devient inutile, ou mieux impossible, puisque six leçons différentes sont apprises dans les groupes ; on est dès lors amené à faire, pendant les quinze ou vingt minutes consacrées ordinairement à l'explication générale, un culte pour les enfants, (1)

(1) Les pasteurs auront grand avantage et profit à s'inspirer pour ces cultes des ouvrages de M. Decoppet : « Sermons pour les enfants, »

des séries d'instructions morales ou religieuses sur l'obéissance, le travail, le chant, la prière, etc. Le pasteur en outre aura aussi beaucoup plus de temps pour les leçons consacrées aux Missions, à la tempérance, etc., etc.

Mais ici quelqu'un nous dira : Comment le pasteur pourra-t-il contrôler l'enseignement donné dans les groupes ? comment pourra-t-il réparer ce qui semble défectueux ? S'il n'a pas d'instruction générale, le moniteur pourra expliquer dans son groupe, ce que bon lui semblera, et comme bon lui semblera, le pasteur n'aura aucun moyen de contrôle, et nous pouvons ici nous faire une idée de l'anarchie qui régnera dans une École ainsi dirigée.

Cette anarchie de fait n'existe pas.

On a sans doute remarqué que le nombre des leçons est assez restreint : au maximum trente-cinq par an. Ce nombre restreint permet d'avoir des récapitulations fréquentes. Pour que quelque chose demeure chez les enfants, il faut des répétitions fréquentes : une récapitulation tous les quatre dimanches. Les textes ainsi répétés se gravent à jamais dans les jeunes mémoires. La répétition a pour but de graver l'impression dans la mémoire : « de la fixer comme le photographe fixe l'épreuve récemment tirée, qui, sans cette opération, disparaîtrait à nouveau. » Pour ces récapitulations, le pasteur procèdera ainsi pour les enfants de 6 à 9 : il les fera lui-même réciter, il leur posera des questions et pourra se rendre compte, par les réponses, de l'ensei-

gnément donné. Pour les enfants plus âgés, ceux de 9 à 12 ans, il les fera composer par écrit ; et nous croyons que ce système de composition présente de nombreux avantages.

« Le devoir écrit, en effet, en exerçant la mémoire de l'élève, est pour le maître un contrôle assez exact de son attention et l'expression de son intelligence des choses qui lui ont été enseignées à l'École. Il apporte un intérêt de plus à la petite activité personnelle des enfants, en donnant aux moniteurs (nous ajoutons aux pasteurs) qui s'inquiètent des progrès accomplis et de la manière de les stimuler une indication précieuse à bien des égards. L'idée des devoirs écrits n'est certainement pas nouvelle et plusieurs de nos collègues, ont dû comme nous l'expérimenter... L'enfant montre ce qu'il a saisi et comment il a saisi. Plus de timidité. Il se laisse voir dans ses indécisions, dans sa curiosité chercheuse, dans ses doutes... Le devoir écrit dit au moniteur (et au pasteur) la tournure d'esprit, les penchants, les passions mêmes de ceux qu'il interroge et leur indique du même coup la manière de leur en parler. Il fait des enfants, de petits correspondants, déjà des confidents, bientôt des amis. (1) »

Tout cela est bien, en théorie, nous dira-t-on, mais en pratique, c'est irréalisable. L'idéal est beau, mais on ne peut l'atteindre. Le temps manque au pasteur

(1) L. Tarrou : « Journal des Écoles du Dimanche » 1888 p. 147.

pour accomplir tout ce que vous lui demandez. Jamais il ne pourra faire lui-même un manuel pour son Église. Détrompez-vous. On peut, si on veut, si l'on comprend vraiment l'importance capitale des Écoles du Dimanche.

Nous avons entre les mains un petit manuel intitulé : « Simple histoire du peuple de Dieu » (1) L'auteur est un jeune pasteur, sorti depuis quelques mois seulement de la Faculté. A la tête d'une importante Église de campagne très arriérée, ce jeune pasteur a édité pour ses élèves un manuel très simple. Le manuel comprend l'Ancien et le Nouveau Testament, plus trois ou quatre leçons sur les premiers siècles du Christianisme et la Réforme. En tête du manuel, en quelques mots sont rappelés les devoirs de l'Église, des parents et des enfants vis-à-vis de l'École du Dimanche. Chaque leçon comprend un titre, un sous-titre, un récit et des versets à apprendre.

Nous nous permettons de reproduire deux leçons dudit manuel, l'une tirée de l'Ancien Testament, l'autre du Nouveau.

8^e Leçon — Esaü et Jacob

N'usez de tromperie envers personne.

Quoique fils cadet, Jacob avait été choisi par Dieu pour devenir l'héritier de la promesse faite à Abraham (Genèse 25). Oublieux de ce choix, Isaac n'écoute que sa prédilection charnelle pour Ésaü, auquel il veut donner sa bénédiction.

(1) « Simple histoire du peuple de Dieu » par Léon Marchand. Orphelins Imprimeurs, Montauban 1911.

Au lieu de s'en remettre à l'intervention de Dieu, Rébecca et Jacob trompent Isaac et cette conduite indigne attire sur eux toutes sortes d'épreuves.

Un jour qu'il avait faim, Ésaü vendit à Jacob, pour un plat de lentilles, son *droit d'aînesse*, qui devait faire de lui le chef de la famille à la mort de son père.

Ceci fait, il manquait à Jacob la bénédiction d'Isaac son père. Le vieillard était devenu aveugle. Aussi, un jour qu'Ésaü était à la chasse, Jacob, aidé par sa mère, Rébecca, se présenta devant son père, vêtu des habits d'Ésaü et ayant les mains et le cou couverts d'une peau de chevreau. Le vieillard le prit pour Ésaü et lui donna sa bénédiction, grâce à laquelle il devint le chef du peuple de Dieu.

A son retour Ésaü entra dans une violente colère. Jacob dut fuir en Mésopotamie, dans la famille de sa femme.

Plus tard, s'étant repenti de sa mauvaise action, il vint demander pardon à Ésaü, qui se jeta à son cou. A Béthel Dieu confirma à Jacob son alliance, en lui disant : « Ta postérité sera comme la poussière de la terre et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. Voici je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras. »

A apprendre : *Les lèvres fausses sont en horreur à l'Eternel. Mais ceux qui agissent avec vérité lui sont agréables.*

Il y a six choses que hait l'Eternel, et même sept qu'il a en horreur : les yeux hautains, la langue menteuse, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui médite des projets iniques, les pieds qui se hâtent de courir au mal, le faux témoin qui dit des mensonges, et celui qui excite des querelles avec ses frères...

Mieux vaut un pauvre qu'un menteur... Eternel délivre mon âme de laèvre mensongère et de la langue trompeuse. (Prov. 12-6-19. Ps. 120.)

19^e Leçon

Mort de Jésus

Jésus est mort pour nous donner la vie

Suivi d'une grande multitude qui se lamentait sur lui, Jésus gravit le Calvaire, chargé de sa croix. Lorsqu'ils furent arrivés, ils le crucifièrent entre deux malfaiteurs.

Jésus dit alors : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Puis les soldats se partagèrent ses vêtements. Les magistrats se moquaient de lui : « Il a sauvé les autres ; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ ! » Les soldats lui criaient aussi : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » L'un des malfaiteurs crucifiés l'injuriait, mais l'autre lui dit : « Souviens-toi de moi, quand tu seras dans ton règne. » Jésus lui répondit : « Je te dis en vérité qu'aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis. »

Près de la croix de Jésus se tenait sa mère. Et Jésus, la voyant, et voyant auprès d'elle le disciple qu'il aimait (l'apôtre Jean), dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère. »

Vers trois heures de l'après-midi, Jésus cria d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Puis il dit : « J'ai soif. » Les soldats remplirent une éponge de vinaigre et l'approchèrent de sa bouche. Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est accompli. » Alors le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira et Jésus cria d'une voix forte : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » En disant ces paroles, il expira.

Le centenier (le capitaine des soldats) voyant ce qui s'était passé, dit : « Certainement cet homme était juste. »

A apprendre : *Il s'est livré lui-même à la mort, il a été mis au nombre des malfaiteurs, parce qu'il a porté les péchés de beaucoup d'hommes et parce qu'il a intercédé pour les coupables.*

À peine mourrait-on pour un juste ; quelqu'un peut-être mourrait pour un homme de bien. Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous... Par ses meurtrissures nous avons été guéris.
(Ésaïe 53. Romains 5. I Pierre 2.)

Ce que le jeune pasteur a fait, pourquoi d'autres pasteurs ne pourraient-ils le faire ? Nous laissons à nos amis le soin de répondre.

Avant de terminer ce chapitre sur le manuel, nous ne voulons pas oublier les tout petits qui fréquentent nos Écoles du Dimanche.

Ce qu'il faut pour eux, c'est leur donner des images, il leur faut un manuel illustré, il faut chez eux éveiller l'attention par la perception visuelle. « L'âme a plus de peine à s'émouvoir des sons que lui envoie l'oreille que des fortes images qui lui viennent des yeux. » (1) L'enfant ne se souvient guère des choses abstraites, alors qu'il garde bien dans la mémoire tout ce qui est concret. « Le petit enfant, conclut-on en Amérique, n'a aucune notion du temps et de l'espace ; tout ce que vous ferez pour lui inculquer les faits historiques est peine perdue. Ce qu'il faut, c'est former sa conscience, charmer son imagination, développer son sentiment, river profondément dans son esprit quelques notions religieuses fondamentales. » (2) Nous nous permettons de reproduire ici le désir d'un de nos correspondants, désir auquel nous nous associons pleinement. « Aussi bien pour

(1) Horace. Art poétique.

(2) Mme Ch. Bieler : « Journal des Écoles du Dimanche, » 1906, p. 363.

l'Ancien Testament que pour la vie de Jésus, je voudrais pour les petits et pour les Écoles populaires une série de modestes livrets, analogues aux alphabets à 0 fr. 30 ou 0 fr. 40, dont ils se servent à l'École.

« Voici comment je comprendrais le livret biblique des petits : cartonnage léger, format double du manuel Biéler ; page de droite : l'image au trait, avec les questions à résoudre ; page de gauche : en grosses lettres, la leçon à apprendre ; puis la leçon à lire ; résumé du sujet en une douzaine de lignes. Ce sommaire, en termes très simples, suivrait d'aussi près que possible le texte biblique. A la fin du livret on pourrait mettre l'oraison dominicale, le psaume 23, deux courtes prières.

« Je crois qu'avec ce livret, les enfants auraient une instruction religieuse élémentaire plus précise qu'avec la méthode actuelle, et seraient mieux préparés à se servir de la Bible, réservée aux grands élèves. » (1)

Ainsi, avec ces deux sortes de manuels, peut-être arrivera-t-on à donner dans les Écoles du Dimanche une instruction plus solide, plus durable ?

(1) « Journal des Écoles du Dimanche », 1911, p. 209.

Deuxième Partie

LE FOND

CHAPITRE III

L'Ancien Testament

Il y a quelques années, un correspondant du Journal des Écoles du Dimanche constatait que chaque fois que la liste A abordait l'étude de l'Ancien Testament, la plupart des directeurs d'Écoles du Dimanche l'abandonnaient, pour faire usage de la liste B, c'est-à-dire que, systématiquement, tous les quatre ans on laissait de côté l'étude de l'Ancien Testament, non pas que l'histoire d'Israël fût complètement délaissée, mais on la réservait pour l'École du Jeudi.

Or, à réserver ainsi exclusivement l'Ancien Testament pour l'École du Jeudi, il y a, nous semble-t-il, un très grave danger : celui de priver régulièrement un certain nombre d'élèves de la connaissance si importante et si nécessaire de l'Ancien Testament.

Si nos élèves des Écoles du Dimanche suivaient tous sans exception l'École du Jeudi, les inconvé-

nients seraient moindres ; mais, malheureusement, il n'en n'est pas ainsi. Dans les grandes villes, une notable proportion des élèves sont absorbés par leurs études secondaires. Quand ils n'ont pas classe la matinée du jeudi, on leur donne des travaux à faire à la maison, travaux qui les occupent une partie de la journée et qui les empêchent de suivre l'École.

Ceux qui appartiennent à la classe ouvrière, et ils sont nombreux, travaillent ce jour là et ne peuvent délaissér l'atelier.

Dans les campagne d'autre part, il arrive qu'à cause des disséminés et par manque de personnel enseignant, les enfants qui habitent le village où est domicilié le pasteur fréquentent l'École du Dimanche, ceux des environs au contraire ne suivent que l'École du Jeudi. Et ainsi, parce que l'on juge bon de bannir l'Ancien Testament de l'École du Dimanche, il se trouve que des enfants seront à jamais privés de cet enseignement. Aussi une mère de famille écrit elle : « J'ai été étonnée et peinée en voyant que plusieurs leaders de nos églises de France préconisent l'abandon de l'Ancien Testament à l'École du Dimanche, et je me demande si, dans leur for intérieur, ils ne se félicitent pas que leur enfance ait été à l'abri des Réformes qu'ils préconisent. En effet, les hommes de l'Ancien Testament n'ont pas été étrangers à la formation du caractère et de la pensée religieuse de ces pasteurs. Les appelle-t-on de loin pour venir prêcher à l'occasion d'une consécration ou de telle autre grande cérémonie, ils électrisent et charment leur

auditoire par la peinture magistrale d'une scène de la vie de Moïse ou d'Abraham. Rédigent-ils un catéchisme ou un recueil de textes bibliques ? Ils puisent largement dans les pages de l'Ancien Testament. Fustigent-ils les accapareurs du ^{xx}^{me} siècle ? Ils le font avec des verges empruntées à Ésaïe ou à Jérémie. Comment, après cela, peuvent-ils avoir l'air de dire : « Ces pages sublimes doivent être retranchées du patrimoine religieux de nos enfants. » (1)

« L'Ancien Testament est l'histoire d'une éducation, de l'éducation morale et religieuse de l'humanité au berceau de sa sauvage enfance ; comment une telle histoire n'aurait-elle pas sa place, la première, dans l'éducation morale de l'enfant ? L'oublier dans cette éducation, c'est la fausser, c'est la décapiter. » « C'est parce qu'elle est élémentaire, dit Félix Bovet, que l'histoire de l'Ancien Testament, utile à tous les âges, est indispensable pour l'instruction religieuse des enfants. La langue déjà abstraite de Saint-Paul, les raisonnements plus abstraits encore des philosophes, des moralistes et des théologiens modernes seraient peu intelligibles aux enfants. Faisons-leur entendre le langage plastique, pittoresque, simple, enfantin, des peuples primitifs, tel qu'on le trouve dans la Genèse et dans les Psau-
mes. Citez à un enfant la maxime de Ménandre, citée par Saint-Paul et demeurée en proverbe : « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. » Certes, il vous comprendra ; cependant

(1) « Journal des Écoles du Dimanche », 1903, p. 54.

cet aphorisme, dans sa généralité, ne le touchera que médiocrement. Mais, si vous lui dites, avec Salomon : « Mon fils, n'entre point dans le sentier où sont les méchants ; ne prends pas le chemin où se trouvent ceux qui font le mal. Évite-le ; ne passe pas par là ; détourne-toi et passe outre ! », l'enfant vous écouterait, vous comprendra mieux, car le précepte abstrait est devenu concret, et il aura l'occasion d'y penser et de l'appliquer dès la sortie de la classe.

« Et ce n'est pas seulement par son langage que la morale moderne rebute quelquefois l'intelligence des enfants ; ses principes mêmes sont souvent trop élevés pour qu'ils puissent les bien saisir... Dans le Nouveau Testament même, la notion du droit et de la justice peut paraître quelquefois comme recouverte et voilée par celle de la miséricorde et de l'amour. Et pourtant, pour bien comprendre la miséricorde, il faut commencer par comprendre la justice. La morale chrétienne est le couronnement de celle de l'Ancien Testament ; celle de l'Ancien Testament est la base de la morale chrétienne. « La loi, disait déjà Saint-Paul, est un précepteur qui nous amène à Christ. » (1)

Le pasteur ne peut priver ainsi l'enfant de l'Ancien Testament. S'il veut que, dans son École, ses élèves parviennent à saisir la Nouvelle Alliance, il faut qu'il leur apprenne l'Ancienne, car « l'Ancien et le Nouveau Testament sont étroitement unis historiquement ; voilà pourquoi il faut de toute nécessité enseigner

(1) Paul Vallotton ; « Lettres à une mère », page 360.

l'histoire sainte. L'histoire d'Israël est nécessaire à l'intelligence de l'Évangile (1) ». L'Ancien et le Nouveau Testament ne peuvent être enseignés séparément. Ainsi disjoints, ils ne se comprennent pas, car ils sont la suite l'un de l'autre. « Notre enseignement traditionnel d'histoire sainte, écrit M. le professeur Westphal, n'a pas seulement le tort de réduire presque à rien les neuf cents ans qui séparent Elie de Jean-Baptiste ; il isole l'Ancien Testament du Nouveau.

« Or, l'histoire d'Israël, sans la scène du Calvaire, est un drame auquel manque son dernier acte.

« La Passion de Jésus-Christ, séparée des siècles qui la préparent, est une monstruosité incompréhensible, un acte de barbarie et de folie qui épouvante sans instruire. Replacée dans son cadre, elle redevient un dénouement, dont la leçon doit servir d'avertissement à toute conscience humaine (2) ». Pour que l'enfant puisse retenir des idées, il faut que leur ordre soit arrêté. « A ce point de vue, rien n'est aussi merveilleusement gradué que la révélation, comme aussi l'enseignement de Jésus-Christ. Personne n'a su comme lui, faire sortir le nouveau du vieux, c'est pourquoi nous n'arrivons pas à le comprendre sans l'Ancien Testament auquel il revient fréquemment (3) ». Non seulement l'Ancien Testament est nécessaire pour la compréhension du

(1) A. Sabatier : « Revue chrétienne » 1903, p. 221.

(2) Westphal : « Jéhovah » p. 21.

(3) Alfred Lombard : « L'École du Dimanche » p. 134.

Nouveau, mais il a par lui-même une grande valeur pédagogique.

Cette histoire d'un peuple primitif, où l'on voit se former graduellement sa conscience, est particulièrement propre à former la conscience de l'enfant ; c'est du moins ce que constate une vieille monitrice : « Rien ne remplace, pour former le jugement et la conscience des enfants, les récits de l'Ancien Testament qui les ramènent si naturellement à leurs propres expériences. »

1. — *Les devoirs envers les hommes* sont appliqués dans tous leurs détails, ou sont violés ouvertement, ce qui est aussi la matière d'un enseignement.

2. La présence de Dieu, son intervention, sa justice et sa miséricorde donnent un sens aux événements et les enfants sont conduits à découvrir aussi l'action de Dieu dans leur propre vie. » Un pasteur, qui depuis de longues années s'occupe d'Écoles du Dimanche à Paris, ajoute : « L'Ancien Testament est *indispensable* pour la formation intellectuelle de l'enfant. Mieux que l'Illiade ou l'Odyssée, les pages grandioses de l'histoire d'Israël, les chants des Psaumes, les visions des grands prophètes contribuent à former l'intellect de l'enfant, à lui donner le goût du beau. »

Si l'Ancien Testament a une si grande valeur pédagogique, c'est qu'il a l'avantage de présenter ses enseignements, ses leçons, d'une façon concrète, seule forme sous laquelle l'enfant puisse les saisir.

Il y a longtemps que l'on a remarqué que les enfants ne comprennent rien aux préceptes abstraits.

Pour se faire comprendre d'eux, il faut du concret, il faut illustrer sa pensée. Eh bien ! voilà, dans l'Ancien Testament, une série incomparable de récits, d'illustrations, de paraboles, montrant la lutte entre la chair et l'esprit, entre les instincts inférieurs et l'obéissance à Dieu, qui font ressortir la bénédiction qui s'attache à ceux qui cherchent à faire la volonté de Dieu, et le châtiment qui atteint infailliblement, tôt ou tard, ceux qui s'en détournent. Et l'on voudrait nous en priver ? Ah mais non ! on a voulu dans certains milieux remplacer ces récits par je ne sais quelles histoires à la Robinson, par des tableaux de l'antiquité antique ou germanique ; on a même eu recours aux fables de l'Illiade et de l'Odyssée. Ces tentatives ont piteusement échoué. Rien ne vaut, pour graver dans le cœur de l'enfant les grandes vérités morales et religieuses dont nous vivons, rien ne vaut les récits de l'Ancien Testament ; pour les conséquences de la jalousie : le meurtre d'Abel ; les résultats de la duplicité : les malheurs de Jacob ; le respect pour les parents : la révolte d'Abraham, etc.

Je dirai même, au risque de hasarder un paradoxe, que, en mettant à part, cela va sans dire, hors de pair, les inimitables paraboles de notre Seigneur Jésus-Christ, l'Ancien Testament ne paraît mieux que le Nouveau adapté à l'enseignement de la jeunesse, à cause de son caractère historique, dramatique, fondamentalement humain et infiniment varié. (1)

(1) Ch. Merle d'Aubigné : « Journal des Écoles du Dimanche », 1906 p. 408.

L'étude de l'Ancien Testament apporte en outre de la variété dans l'enseignement à l'École du Dimanche et rehausse en même temps la valeur du Nouveau ; à n'étudier que le Nouveau Testament, les élèves les plus sérieux mêmes témoignent d'une certaine lassitude, que l'on découvre avec peine et qui serait si facile à éviter avec un peu de variété. Une mère de famille écrit à ce sujet dans le Journal des Écoles du Dimanche : « Une École du Dimanche que je connais s'était décidée à passer de la liste B à la liste A, ce qui l'avait forcée de faire quatre ans de suite le Nouveau Testament. Au bout de la troisième année, un bon élève de l'École dit à sa mère : « C'est assommant de faire toujours le Nouveau Testament. » La mère en eut les larmes aux yeux. Comment son enfant, malgré un directeur capable et une excellente monitrice, en était arrivé à force de répéter les mêmes miracles et les mêmes paraboles à n'y trouver plus aucune beauté, plus aucun intérêt ? La personne auguste du Sauveur, elle-même, n'avait plus d'attrait, parce qu'elle n'était pas mise en valeur par le contraste avec les hommes de Dieu, dont les grandeurs et les petitesse, les vertus et les crimes, font ressortir les perfections du Serviteur de Dieu ! Oh ! pourquoi, au nom d'une critique mal comprise ou de quelque autre théorie nouvelle, enlever à nos enfants le bienfaisant enseignement qui met en une lumière si merveilleuse les leçons de l'Évangile ? » (1)

L'Ancien Testament, par ses récits, par les exem-

(1) « Journal des Écoles du Dimanche », 1903, p. 55.

ples qu'il donne, semble destiné tout spécialement aux enfants. L'attrait puissant qu'il exerce sur eux en est une preuve. Une institutrice écrit : « J'ai fait mes débuts dans une ville. Ma classe comptait soixante élèves qui m'ont souvent donné bien du mal. Mais ma joie, ma consolation, mon repos a toujours été la leçon d'Histoire Sainte ; là, le plus polisson et le plus distrait de mes élèves était empoigné, il n'entendait pas la cloche qui sonnait la récréation ». (1)

Cet attrait de l'Ancien Testament sur les enfants, d'autres l'ont remarqué. Un pasteur à qui nous avons demandé s'il enseignait l'Ancien Testament à l'École du Dimanche, nous répondit : « Certes ! j'enseigne l'Ancien Testament. Et je remarque ceci : jamais on n'intéresse plus facilement les enfants qu'en leur racontant la vie des patriarches, de Moïse, etc. Autant que possible, il faut présenter l'Ancien Testament comme une série de biographies. Cela est vivant, et montre à l'enfant comment Dieu fait l'éducation religieuse de ces hommes primitifs, comment il avance dans sa révélation par étapes. Mon expérience est celle-ci : l'enfant aime l'Ancien Testament ainsi présenté ; il est captivé, il comprend le plan de Dieu, et, lorsque Jésus arrive, il le salue comme celui qui était attendu. »

Pédagogue incomparable pour la formation de la conscience de l'enfant, biographie captivante qui,

(1) E. Lombard, « l'Ancien Testament, la critique et l'enseignement religieux » p. 50.

par le choix sans nombre qu'il offre aux instructeurs, amène de la diversité dans l'enseignement, guide nécessaire et indispensable qui conduit à la nouvelle alliance et peut seul faire comprendre le plan du salut, l'Ancien Testament doit donc, au même titre que le Nouveau Testament, avoir sa place à l'École du Dimanche.

Mais comment devons-nous enseigner l'Ancien Testament ?

La manière d'enseigner l'Ancien Testament à l'École du Dimanche arrête beaucoup de personnes, car « l'une des grandes difficultés est de faire une part à la fois judicieuse et profondément respectueuse envers la Parole de Dieu aux données actuelles de la critique biblique et de la science... Les enfants connaîtront nécessairement par d'autres les difficultés que nous voudrions éluder, tandis que nous pouvons les mettre en garde contre des négations hardies et sans preuves par la manière sincère et toute pénétrée de piété, dont nous étudions avec eux les problèmes des origines, ou l'histoire du peuple de Dieu. ».

Point n'est besoin cependant de faire à nos élèves un cours de critique biblique, surtout lorsqu'ils sont trop jeunes : on risquerait de brouiller leurs idées. Plus tard, dans des cours spéciaux, on pourra, si on le veut — et chaque pasteur devrait le faire — apprendre aux élèves plus grands, déjà familiarisés avec la critique, le mode de formation des livres de l'Ancien Testament, et principalement les « sources » qui ont servi à la composition des livres historiques ; mais ici,

il faudra user de la plus grande prudence, ne leur donner que des idées générales, ne pas pénétrer dans les détails ; ils s'y perdraient, ce qui risquerait de les rebuter.

Contentons-nous de donner à nos enfants de récits biographiques dans l'ordre chronologique. Dans les histoires de Caïn et d'Abel, de Jacob et d'Esau, de Joseph et de ses frères, nous leur montrerons les terribles conséquences de la jalousie et de la haine entre frères. Nous mettrons sous leurs yeux les exemples des enfants sachant résister au mal comme Samuel et Daniel ; la vie des grands prophètes pourra aussi fournir matière à bien des leçons et bien des enseignements.

On pourra aussi faire un choix judicieux de psaumes, de ces psaumes qui faisaient la nourriture spirituelle des vieux huguenots et dont Félix Bovet a pu dire : « Les psautiers continueront d'âge en âge, à instruire, à consoler, à donner à la prière et aux soupirs les plus intimes de l'âme leur expression la plus simple et la plus vraie ; ils continueront à vivre et à faire vivre. C'est à eux que l'on peut appliquer sans réserve la devise que Marot aimait à inscrire à la fin de ses ouvrages : « La mort n'y mord » (1) et M. Paul Vallotton d'ajouter : « Comment la *petite Bible* serait-elle un livre fermé pour les petits ? La lecture et la méditation des psaumes est, pour l'âme, ce qu'un séjour à la montagne est pour la santé.

(1) Félix Bovet : « Histoire du Psautier des Églises Réformées », préface.

Comment ce séjour de montagne spirituel ne serait-il pas, comme l'autre, utile aux enfants ? » (1)

Les Psaumes sont peu, pour ne pas dire pas du tout étudiés et cependant on trouverait en eux de nombreux enseignements.

M. Paul Vallotton (2) a présenté un choix de psaumes qui pourraient trouver place dans l'enseignement de l'École du Dimanche : nous n'en citerons que quelques-uns.

Psaume I. Le méchant, le moqueur opposé à celui qui prend plaisir à obéir à Jéhovah ; le *juste*, c'est-à-dire celui qui aime la justice, homme ou enfant, comparé à un arbre verdoyant tandis que le méchant sera comme une paille emportée par le vent.

Psaume III. Véritable modèle de prière enfantine :

Je me suis couché et me suis endormi ;

Je me suis réveillé, car Jéhovah est mon soutien.

Psaume XXXII. Heureux celui à qui le péché est pardonné. Faute commise, faute dissimulée, enfin faute avouée : ces trois actes divers auxquels correspondent des états d'âme fort différents résument tout ce psaume.

Psaume CIII. Mon âme, bénis Jéhovah !

Et n'oublie aucun de ses bienfaits.

C'est le psaume de la reconnaissance. Or l'ingratitude est un des défauts de l'enfance. Thème facile et toujours actuel etc., etc.

A côté des Psaumes, il nous faudra faire une place

(1) Paul Vallotton : op. cit. p. 185.

(2) op. cit. p. 187 et suivantes,

au livre des Proverbes car « il s'annonce lui-même comme un livre écrit à l'adresse des jeunes et pour leur instruction morale. »

En eux, on trouvera des préceptes sur les relations entre parents et enfants, sur la nécessité de Dieu, des conseils sur le choix des amis, des avertissements sur la paresse, on pourra même puiser en eux des sujets d'enseignement social, (activité, richesse, pauvreté, pureté) si l'on juge bon de donner une place à cet enseignement dans son programme. « Les proverbes sont un vrai grenier de sagesse, il s'agit d'y puiser, non de l'épuiser en un jour. On y puise trop peu et c'est vraiment dommage, car il y a là une robustesse de fond et, dans la forme, une précision, un piquant, qui est propre à faire impression sur les jeunes esprits. Les Écossais, d'après Blaikie, doivent une partie de leur moralité et de leur religion qui les place en bon rang, à l'étude des proverbes faite dès la jeunesse. Usons de leur secret. » (1)

En voilà assez sur ce sujet, nous semble-t-il, pour montrer l'importance de l'Ancien Testament, (ce dont chacun était convaincu par avance) et surtout pour faire comprendre combien il est injuste, pour ne pas dire coupable, de laisser de plein gré certains de nos élèves dans l'ignorance de semblables richesses, par le seul fait que l'on ne juge pas bon d'enseigner l'Ancien Testament à l'École du Dimanche. Il y a des difficultés sans doute, mais nous croyons que la plus grande, c'est de rompre avec les habitudes, avec

(1) Paul Valloton : op. cit., p. 227.

la routine, dont meurent nos Églises en France, et de reconnaître ainsi qu'on a fait fausse route. Que les directeurs d'Écoles du Dimanche réfléchissent et qu'ils se disent bien que, s'ils veulent des enfants qui saisissent parfaitement le plan du salut, il faut qu'ils les préparent par l'étude de l'Ancien Testament.

Nous associant à un collaborateur du Journal des Écoles du Dimanche, nous disons en terminant :
« Etudions l'Ancien Testament à l'École du Dimanche :

1^o) parce que, sans cette étude, les connaissances religieuses de nos enfants seraient très incomplètes ;

2^o) parce que l'étude alternative des deux Testaments les préservera seule de l'ennui qui découle des leçons se répétant toujours les mêmes.

3^o) parce que les exemples tirés de l'Ancien Testament, jugés à la lumière du Nouveau, sont plus propres que tous les autres à faire l'éducation de la conscience et du caractère moral, base nécessaire à l'œuvre du salut. » (1)

(1) « Journal des Écoles du Dimanche », 1903 p. 57.

CHAPITRE IV

Les Lycéens

Dans le numéro d'avril 1902 du Journal des Écoles du Dimanche, on pouvait lire : « Nous reproduisons dans ce numéro un article intitulé : Nos lycéens à l'École du Dimanche, qui a paru dans le *Christianisme au XX^{me} siècle*. Cette lettre signée : Une Mère de Famille », n'est pas sans avoir ému quelques personnes. Notre Comité s'en est occupé dans sa séance du 18 février... Il ne faut pas qu'on puisse dire que l'École du Dimanche n'est pas faite pour nos grands garçons. Si elle ne possède pas maintenant l'outillage nécessaire pour les retenir, elle doit le créer. »

Dix ans se sont écoulés depuis le jour où cette « Mère de Famille » envoya cette lettre au *Christianisme* et le temps, ce grand remède à bien des maux, a fini par calmer, par apaiser cette émotion ressentie par quelques personnes. Peut-être n'était-elle pas très profonde. Les tentatives de création « d'un outillage nécessaire » n'ont pas dû être très encouragées ni très encourageantes, car il n'en reste rien ou à peu près rien.

On ne parle presque plus des groupes de Lycéens. Parmi les pasteurs que nous avons consultés, quatre ou cinq ont reconnu l'utilité de tels groupes ; les autres les ont repoussés pour ne pas créer ainsi, au sein de leur école, des distinctions de classes sociales, ne comprenant pas qu'il s'agissait de former une sorte d'aristocratie intellectuelle au sein de laquelle pouvaient prendre place, aussi bien que les lycéens, les grands garçons, élèves de l'École supérieure, ou les jeunes apprentis à l'esprit ouvert.

Les enfants, passé l'âge de 14 ans, leur première communion faite, quittent l'École, mais ce n'est pas pour aller à l'Église, et le pasteur gémit sur cette lamentable mode. Il gémit déjà sur tant de choses ! Mais il ne se demande pas pourquoi les enfants quittent l'École et comment on pourrait remédier à cela.

Or, les motifs qu'une « Mère de Famille » invoquait dans sa lettre, il y a dix ans, sont les mêmes à l'heure actuelle.

C'est, en premier lieu, la déplorable insuffisance de nos Écoles du Dimanche, dans leur tâche vis-à-vis de nos élèves âgés de plus de 14 ans. « A un âge où l'enfant commence à se trouver en contact avec toutes les questions qui vont troubler sa foi et ses principes moraux, on lui donne dans son groupe un enseignement superficiel et souvent sans intérêt.

Nos fils sont plongés pendant au moins quarante heures par semaine dans l'étude des classiques de l'antiquité, des littératures et de la science moderne, et ce qu'ils apprennent le dimanche de notre grand

Classique religieux est si enfantin et si incomplet qu'ils en viennent tout naturellement à cette conclusion : « L'Évangile est bon pour les vieilles femmes et les petits enfants. » Quoi d'étonnant, si, plus tard, nos garçons devenus commerçants, industriels et intellectuels, haussent les épaules, lorsqu'on leur parle de la Bible et du culte et de Dieu. »

« Il manque à nos groupes un *arrangement matériel* suffisamment commode et attrayant, un *temps assez long* pour permettre un enseignement sérieux des questions, des réponses, des objections, un échange de vues entre moniteurs et élèves, *des moniteurs* à la hauteur de leur tâche, et des *directeurs* qui en sentent l'immense importance. »

Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans cette lettre d'une mère de famille, mais tout n'y est pas. Si nos élèves, vers l'âge de 14 ans, quittent leur école, c'est qu'à ce moment-là, il y a un changement dans leur nature, dans leur caractère. Ils ne sont pas des hommes, mais ils ne sont déjà plus des enfants. Pendant la semaine à l'atelier, ils gagnent une partie de leur vie, fréquentent des personnes plus âgées qu'eux auxquelles ils sont tentés de s'assimiler, et dès lors, lorsque le dimanche ils arrivent à l'École du Dimanche, tout y est fait pour les froisser. On les traite en enfants « les cantiques enfantins et criards les agacent, les réponses puériles les offusquent », le pasteur lui-même, dans son instruction générale, est pris entre ces deux extrêmes : ou bien se mettre à la hauteur des grands garçons et passer ainsi au-dessus de nombreuses pe-

tites têtes, ou bien s'abaisser au niveau des petits et alors faire bâiller les grands d'ennui. Rebutés de l'École du Dimanche, on pourrait croire que ces jeunes garçons vont aller au culte pour les adultes ; là aussi ils se sentent étrangers, car la prédication, le plus souvent, n'est pas faite pour eux.

Ils cèdent alors aux sollicitations du dehors ; à l'époque actuelle, ce sont les sociétés sportives, foot-ball, natation, courses pédestres et cyclistes, sociétés excellentes pour le but qu'elles se proposent : développement physique du jeune homme ; mais sociétés funestes aussi par les pires compagnies qu'on y rencontre et les exemples qu'on y voit. Une fois que le jeune homme s'est engagé dans ces sociétés, il y a peu de chance qu'il revienne un jour au temple. Il serait en somme si facile de le retenir.

Parlant de l'influence que l'on peut avoir sur les jeunes garçons, Monsieur de Peyster a dit dans un récent article : « A treize ans l'enfant subit facilement l'attrait qu'exerce sur lui un aîné qui s'est affranchi de de toutes les notions de morale qu'on lui a enseignées, mais il peut encore être maintenu dans le droit chemin par un ami qui a su gagner sa confiance. (1)

« Il est certain que nos Écoles du Dimanche n'attirent pas les grands garçons, à qui elles rappellent trop l'école primaire ; il est trop certain que, arrivés à l'âge de treize ou quatorze ans, nos jeunes gens abandonnent leur groupe en s'écriant avec ensemble : « nous sommes trop grands ! »

(1) Foi et Vie, 1912, p. 303.

Ce qui ne laisse surtout pas d'étonner, c'est « de voir si peu d'efforts pour entourer et préserver nos garçons, alors qu'on dépense des trésors d'intelligente sollicitude dans les Écoles du Dimanche pour les enfants, dans les unions chrétiennes pour les jeunes gens. »

Or, c'est au moment où l'enfant entre à l'atelier que l'on commence à le railler au sujet de sa foi, de ses croyances, c'est vers l'âge de 14 ans que le jeune lycéen, habitué à la critique, sent les doutes l'envahir sur ce qui lui est enseigné, c'est à ce moment, en présence des données de la science, que certaines conceptions de son enfance s'écroulent ; à ce moment où il aurait besoin d'être éclairé, soutenu, réconforté, c'est à ce moment que tout appui moral lui fait, pour ainsi dire, défaut.

Comment remédier à ce lamentable état de choses, comment retenir nos grands garçons à l'École du Dimanche ?

Il faut en premier lieu que les directeurs des Écoles se rendent bien à l'évidence du péril que courent leurs enfants. Qu'ils se rendent bien compte du mal, ce n'est qu'alors qu'ils peuvent sûrement apporter un remède.

Comme remèdes à apporter, nous lisons dans le Journal des Écoles du Dimanche : 1° La création de groupes distincts (1) pour les élèves au-dessus de 14

(1) M. le pasteur Wilfred Monod avait ce genre de groupes en vue, lorsqu'il écrivait : « la dernière serait la classe biblique destinée aux catéchumènes déjà reçus publiquement dans l'Église ; on y étudierait les

ans. On n'y admettrait que des garçons intelligents, réguliers et ayant déjà acquis une bonne base de connaissances bibliques. Ce groupe se réunirait, autant que possible, dans un local à part ; à défaut de salle disponible, un coin tranquille et retiré du temple lui serait affecté ; cet isolement sera regardé comme un privilège, il favorisera la liberté de parole du maître, et des sièges convenables faciliteront l'attention des élèves...

2° Le choix d'une monitrice ou d'un moniteur bien qualifiés pour cette tâche difficile. Il faut qu'ils soient intelligents, cultivés, pieux, sympathiques.

3° Une organisation de l'École qui permette de conférer à nos grands garçons quelques privilèges, tels que : place distincte et honorable pendant l'instruction générale ; fonctions de quêteur, de bibliothécaire, de trésorier, etc. (1) »

Nous n'abondons pas dans ce sens ; il ne faut nullement donner des places honorifiques aux grands garçons, ce serait leur donner des idées de supériorité sur les petits, idées vers lesquelles ils sont naturellement portés. Il faut pour les grands garçons supprimer complètement l'instruction générale, les mettre à part des petits. Aussi préférons nous de beaucoup le plan suivant : « Un groupe distinct dans une salle

livres principaux de l'Ancien et du Nouveau Testament pour former les futurs moniteurs ou monitrices, ou même de futurs parents capables de servir d'instructeurs à leur propre famille.. On leur donnerait quelques notions sur l'histoire des religions, sur les œuvres chrétiennes,

(1) « Journal des Écoles du Dimanche » 1902, p. 143.

à part, plus de chaises rangées en demi-cercle avec le moniteur au centre : une grande table, les sièges autour, le moniteur coude à coude avec ses garçons, l'instructeur disparaissant pour laisser la place à une sorte de frère aîné ; plus de versets à réciter ; partout suppression des bons points et des notes ; la présence seule discrètement notée. Plus d'assistance à la leçon générale ; on se rattache encore à l'École du Dimanche, en s'associant au cantique du début et à la prière d'ouverture. »

Voilà la partie négative. En revanche, « on pourra leur demander, sans le leur ordonner, de lire chaque jour dans leur Bible les passages qu'on leur indiquera, les inviter à apporter avec eux leur Bible et un carnet pour des notes. Le dimanche, pas de leçon, mais un entretien sur les lectures de la semaine écoulée, chacun sera invité à faire part de ses réflexions, de ses observations. »

Dans le programme de ce groupe pour grands garçons, différents sujets, tous des plus intéressants, pourraient prendre place utilement.

On pourra donner à ces garçons quelques notions de critique biblique. « Chez l'enfant de nos villes, chez nos petits collégiens, chez l'enfant de nos commerçants et de nos ouvriers, même souvent chez l'enfants des campagnes, — tout se répand si vite de nos jours — *l'esprit critique* est déjà en éveil. Nos collégiens savent que l'authenticité des poèmes d'Homère et d'Ossian est sérieusement contestée. Les élèves un peu avancés de l'école primaire savent que

l'histoire de Pharamond, premier roi des Francs, comme celle de Guillaume Tell, est aujourd'hui tenue pour légendaire. Ils apprennent ainsi à critiquer l'histoire. De même qu'ils démontent leurs jouets pour voir ce qu'il y a dedans, ils apprennent à démontrer, à contrôler les récits qu'on leur fait. N'attendons pas qu'ils fassent exception pour les récits de l'Ancien Testament. » (1)

Le jeune garçon qui lit attentivement sa Bible ne manquera pas d'être frappé par certaines répétitions, certaines contradictions, certains récits, certains faits même, qu'il y rencontrera. Son esprit mis en éveil, il cherchera pour lui-même une réponse, réponse qu'il trouvera avec peine et dont l'insuffisance pourra le troubler ; au contraire, il sera préservé de ce trouble si, dans le groupe d'amis qu'il fréquente, on lui a appris la formation des différents livres qui constituent le Pentateuque, sans cependant entrer dans trop de détails sur les sources ni se livrer avec lui, sur ces livres, à un travail de marqueterie ou de mosaïque, ce qui risquerait de le détourner à jamais de la lecture de l'Ancien Testament. On pourrait, passant de l'Ancien au Nouveau, leur donner des détails sur la composition des Évangiles, des principales Épîtres de Paul.

L'étude des premiers siècles de l'Église, celle de la Réforme et des principaux Réformateurs, celle des réveils au xix^e et au xx^e siècle y auraient leur place tout indiquée.

(1) Paul Valloton, op. cit., p. 203.

On pourrait aussi, comme cela se pratique dans une École du Dimanche, « terminer par la lecture d'une page ou deux d'un de nos grands classiques chrétiens si peu connus de nos laïques ! — et dont il est indispensable que nos garçons aient la curiosité. Les contemporains peuvent nous fournir leur appoint, et ce n'est pas perdre son temps que d'écouter Saint-Augustin ou Bersier, Gratry ou Wagner.

« A côté de la critique de l'histoire, de la littérature chrétienne, on pourra aussi faire une place à l'enseignement social, dont nous parlerons plus loin. Voilà bien des sujets que l'on peut traiter dans un groupe de grands garçons ; et si les pasteurs veulent se mettre à l'œuvre, ils verront certainement leurs efforts récompensés. Devant un tel programme, l'élève ne se récriera plus, il ne craindra plus d'être traité en gamin ; au début, il viendra attiré par la curiosité de cet enseignement nouveau, mais bientôt il y viendra captivé par l'enseignement donné.

« En Angleterre et aux États-Unis, il y a presque partout, à côté de l'École du Dimanche, la « Minister Bible class », un cours d'études bibliques destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles, donné par le pasteur lui-même. » (1)

En France, quelques directeurs d'Écoles ont suivi ce mouvement ; nous ne croyons pas qu'ils aient été découragés par leurs tentatives.

A Marseille, un groupe fonctionne dans la salle de

(1) « Journal des Écoles du Dimanche, » année 1902, p. 146.

la bibliothèque du temple, sous la direction d'un laïque. (1).

A Paris aussi, la même tentative a été faite avec résultat. « Le groupe des grands garçons se réunit maintenant dans une salle à part. L'instruction est donnée à la même heure que l'École du Dimanche ; mais les élèves de « l'Étude biblique » n'ont plus à subir l'humiliation d'assister à l'instruction générale avec les « gosses » et avec les filles. Le moniteur est le même que celui de l'ancien groupe des grands et c'est un moniteur excellent, un jeune ingénieur de talent, qui comprend très bien les garçons. Mais au lieu du vieux métier à la main d'il y a cinquante ans, il dispose maintenant d'un bon appareil moderne et rationnel. Le changement de local et d'organisation a décuplé sa puissance d'action sur ces jeunes intelligences. A la fin de l'année dernière, mon grand garçon (c'est un père de famille qui parle) se refusait absolument à retourner à l'École du Dimanche ; cette année il suit avec un vif intérêt le *cours biblique* et me rapporte continuellement les enseignements de son professeur, ce qui n'arrivait jamais auparavant. » (2)

Voilà donc ce qui a été tenté, voilà ce qui a réussi. Pourquoi de tels exemples n'ont-ils pas été suivis ? Ce n'est pas à nous de répondre, mais c'est aux directeurs

(1) A notre plus grand regret nous n'avons pu obtenir des détails sur l'organisation et la marche de ce groupe.

(2) « Journal des Ecoles du Dimanche » 1902, p. 147.

d'Écoles qui, voyant leurs élèves les abandonner à partir d'un certain âge, n'ont pas tenté ce qui était en leur pouvoir pour les retenir auprès d'eux. Peut-être avaient-ils, pour agir ainsi, des raisons que nous ne connaissons pas. Loin d'instruire contre eux un procès, nous voulons tout simplement attirer l'attention, de tous sur ce sujet capital, duquel dépend l'avenir de nos Églises ; à chacun d'agir ensuite selon que sa conscience le lui indiquera.

CHAPITRE V

L'enseignement social à l'École du Dimanche

Posant à plusieurs pasteurs la question suivante : « que pensez-vous de l'enseignement social à l'École du Dimanche ? » presque tous nous ont répondu : « On n'a pas besoin de donner à ce sujet un enseignement spécial : du fait que l'on explique les parolles, les paraboles, les enseignements de Jésus, qu'on s'efforce de les faire comprendre aux enfants et surtout de les leur faire vivre, on fait de l'enseignement social. » Jusqu'à un certain point ces pasteurs ont raison.

Le Christ n'a pas vécu en dehors du milieu où il prêchait au contraire ; il s'est mêlé à la foule, se réjouissant du bonheur des uns, il a compati aux souffrances des autres ; louant, encourageant ce qui était bien, tout ce qui était juste, il flagellait de paroles rudes tout mal et toute injustice ; il s'intéressait à la vie de ceux qui l'entouraient, entrant dans leur maison, s'asseyant à leur table ; il connaissait leurs soucis, leurs peines, il savait le prix de la vie ; rien d'étonnant dès lors que ses enseigne-

ments aient revêtu un caractère tout à fait social : charité, amour, solidarité ont fait souvent le sujet de sa prédication.

Le disciple qui veut suivre Jésus ne doit pas vivre en marge de la société, il doit, à la suite de son Maître, se mêler à la foule qui l'entoure. Ce n'est pas parce qu'il a trouvé Jésus, qu'il doit s'enfermer dans une adoration paresseuse, s'écrier : « Pour moi, j'ai mon Sauveur, mon Sauveur, mon Sauveur, » sans tenter aucun effort à son tour pour faire trouver à d'autres ce Sauveur qu'il chante. Ce que Christ demande aux siens, ce n'est pas de répéter chaque matin ou même plusieurs fois par jour « Seigneur, que ton règne vienne ! » mais c'est de faire quelque chose pour la venue de ce règne sur la terre.

Possédé par l'amour du Christ, le chrétien doit se sentir débordant d'amour pour ses frères ; il doit se donner à eux et s'efforcer de soulager leurs misères aussi bien physiques que morales, lutter avec eux et les aider à triompher.

L'École du Dimanche apprend bien à l'enfant à arriver à la possession du Christ par la foi, mais elle ne lui apprend pas suffisamment quel doit être son rôle et son attitude, en présence de certaines questions sociales. Bien souvent la théorie, la règle qu'on lui a donnée a manqué son but, car elle a cessé d'être (si elle l'a été une fois) « une théorie pratique ».

C'est à ce sujet que M. le doyen Doumergue écrivait, il y a quelques années : « Y a-t-il inexactitude cependant à dire qu'en définitive, à l'École du

Dimanche, on n'habitue pas l'enfant à vivre ce qu'il a entendu, appris, à le vivre dès l'École et dans l'École même ? On s'occupe de la foi, dans le plein sens du mot, et pas seulement de la croyance ; oui ! et certes ce n'est pas moi qui voudrais en quoi que ce soit diminuer le rôle de la foi. On ne s'occupe pas assez des œuvres. » (1)

Il y a donc une lacune dans nos Écoles du Dimanche, l'enseignement social n'existe presque pas, l'enfant n'est pas mis en activité. Il faut dès lors s'efforcer de faire une plus grande place à cet enseignement. « Mais, disent certains directeurs d'Écoles, où prendre le temps pour un semblable enseignement ? Nous disposons d'un si petit nombre d'heures pour l'étude de la Bible, qu'il nous est impossible de songer à autre chose. »

Cette objection, très sérieuse il est vrai, ne porte que pour les directeurs d'Écoles pratiquant le système d'une leçon unique pour toute l'École et de l'instruction générale ; elle cesse d'avoir sa portée pour les directeurs d'Écoles, qui adopteront le système des manuels et qui, supprimant l'instruction générale, feront un culte pour les enfants. Qui les empêchera alors de remplacer tous les trois ou quatre Dimanches le culte pour les enfants par une leçon d'enseignement social ? De cette façon, l'instruction religieuse ne sera en rien négligée et de sérieux progrès dans l'autre sens seront réalisés.

(1) E. Doumergue « Christianisme au xx^e siècle » Février 1902.

La question de temps écartée, que comprendra cet enseignement social ?

Ici, les sujets à traiter ne manqueront pas.

En premier lieu, le directeur luttera contre l'alcoolisme. Voilà sans doute qui n'est pas nouveau à l'École du Dimanche. « En 1902, le synode d'Anduze (1) décidait de provoquer dans nos Églises une vigoureuse campagne antialcoolique, en excitant chaque École du Dimanche à fonder dans son sein une ligue cadette de l'union française antialcoolique (abstinence absolue, sauf permission médicale, de liqueurs distillées, et modération dans l'usage des boissons fermentées, vin, cidre et bière). Une commission fut nommée : à la tête de la Commission Monsieur le professeur Doumergue se mit à l'œuvre (2), grâce à

(1) « Ce n'est pas le Synode d'Anduze qui a inventé l'antialcoolisme synodal. Dès 1893, le Synode de La Rochelle invitait les pasteurs et les anciens de nos Églises à se préoccuper sérieusement des progrès de l'alcoolisme et à chercher le moyen de le combattre. » Trois ans plus tard (1896) le Synode de Sedan, douloureusement ému à la vue des ravages causés par l'alcoolisme, « considérant qu'il y a là pour nos Églises et pour notre pays un danger toujours plus redoutable, recommandait aux pasteurs et aux Églises les sociétés de tempérance, les ligues antialcooliques, et appelait l'attention des fidèles sur le devoir de lutter avec énergie contre le nouveau péril social.

Enfin en 1899, le Synode de Bordeaux s'occupant des moyens pratiques de combattre l'alcoolisme émettait l'idée de brochures publiées par la Commission Permanente avec l'aide de l'Ami de la Jeunesse et des Familles. » Emile Doumergue « Journal des Écoles du Dimanche » 1904, p. 260.

(2) L'alcoolisme, écrivait M. Doumergue, ne peut être vaincu que par l'École. L'École du Dimanche n'est-elle pas une école et même n'est-ce pas l'école où les sentiments moraux peuvent le mieux, le plus facile-

son zèle infatigable, grâce aussi aux nombreux articles qu'il écrivit dans le *Christianisme au XX^e siècle*, en 1903 et en 1904 pour attirer l'attention sur ce grave problème, le mouvement fit de rapides progrès ; on décida de consacrer un dimanche par an à la lutte antialcoolique ; des sections de l'Espoir furent fondées et, à l'heure actuelle, presque toutes les Écoles ont leur section fonctionnant régulièrement.

Mais, un dimanche par an, est-ce bien suffisant pour combattre un fléau tel que l'alcoolisme. Il est vrai que les directeurs d'École, chaque fois que l'occasion s'en présente, ne manquent pas de mettre en garde leurs élèves, mais ces conseils, dispersés un peu partout pendant l'année, ne produisent pas à notre avis l'effet que produirait quatre ou cinq leçons suivies sur le même sujet et où l'on montrerait aux enfants les dangers de l'alcool, ses conséquences sur l'individu et sur la famille. Enfin, pour rendre l'enseignement plus incisif, plus frappant, on pourrait se servir de lanternes à projections (comme le préconise M. le pasteur Bonnefon de Cannes), de planches coloriées, de graphiques, tout ce qui frappera l'esprit des enfants, gravera dans leur mémoire les enseignements qui leur auront été donnés. Les leçons ont l'avantage de pouvoir être données devant toute l'École. Les jeunes élèves s'y intéressent aussi bien

ment et le plus profondément éveiller dans le cœur des enfants : puisqu'à l'École du Dimanche la conscience est enveloppée dans la chaleur féconde de la religion, il faut dire de l'Évangile. (E. Doumergue « Journal des Écoles du Dimanche » 1903, p. 89)

que les grands et on ne s'y prendra jamais assez tôt pour mettre notre jeunesse en garde contre ce terrible ennemi.

Lutte contre l'immoralité. Si presque tous les pasteurs parlent à leur École du Dimanche de la lutte contre l'alcool, bien peu nombreux sont ceux qui parleront de la lutte contre l'immoralité, de la lutte pour la pureté. C'est ici une branche de l'enseignement social qui est trop méconnue. Ayant demandé à un pasteur s'il parlait de l'Étoile Blanche à l'École du Dimanche, il nous fut répondu : « J'estime que la question de l'Étoile Blanche à l'École du Dimanche est une erreur, une imprudence, une inconvenance. » Voilà trois mots qui auraient pu nous arrêter si nous n'étions fermement convaincu du contraire. Sans doute : erreur, imprudence, inconvenance, si la question est traitée à l'instruction générale, devant l'École du Dimanche tout entière, devant grands et petits garçons et filles. Quel est le directeur d'École assez peu avisé pour procéder ainsi ? Nous dirons au contraire : la question de l'Étoile Blanche à l'École du Dimanche, est une grande vérité, une mesure de prudence, et ne présente aucun inconvénient, si le directeur sait l'introduire.

A notre époque plus que jamais, la lutte contre l'immoralité, la lutte pour la pureté a sa place à l'École du Dimanche, et nous nous associons à M. Paul Vallotton, lorsqu'il écrit, parlant du septième commandement : « Ce sujet ne peut être abordé avec de tout jeunes enfants. De bonne heure cependant, même de très bonne heure, nous ferons bien de faire envisager à

l'enfant le mariage comme une des possibilités de l'avenir pour lui. Il vaut mieux que cette idée lui vienne par nous que par des lèvres profanes.

De bonne heure aussi et à mesure que l'enfant grandira, — or l'enfant aujourd'hui est vite un petit homme ou une petite femme — nous devons lui faire comprendre qu'il doit rester pur, pour devenir fort et capable, éventuellement, de transmettre à ses enfants autre chose qu'un sang vicié, qu'une santé délabrée et une misérable hérédité.

En ce temps de pornographie et de mœurs débrailés, on ne saurait trop tôt inspirer aux enfants le mépris de la sensualité et le respect d'eux-mêmes et d'autrui. (1) Plus loin le même auteur ajoute : « les enfants voient assez clair pour s'apercevoir de bonne heure que la chair, d'habitude, opprime l'esprit. Le laisser aller, la corruption morale s'établit sous leurs yeux. Et le pire est que ces choses-là ne déplaisent pas toujours aux secrets penchants de leur cœur. Dans certains pays, dans certaines villes, dans certains quartiers, c'est pire que dans d'autres; mais le mal est partout.

« Une marée de boue monte des bas-fonds du matérialisme contemporain. Signalons-la courageusement aux enfants, dès qu'ils ont leurs douze ou treize ans, et n'allons pas nous figurer que, dans un siècle comme le nôtre, à moins d'avoir été gardés sous cloche, ils soient restés jusqu'à cet âge des anges innocents. Le fussent-ils, mieux vaut que la première idée de la

(1) P. Vallotton, op. cit., p. 133-134.

corruption qui règne dans le monde leur vienne par leur moniteur ou par leur monitrice que par un camarade déjà pourri jusqu'aux moelles. Montrons-leur le long cortège de misères, montrons-leur la dégradation physique et morale qui est l'accompagnement fatal de la corruption. (1)

A quels élèves le directeur fera-t-il donc cette partie de l'enseignement ?

Les élèves de treize et quatorze ans qui constituent le groupe des grands garçons semblent ici tout indiqués. Ils ont leur groupe à part, dans une salle à part, tous à peu près du même âge et du même développement intellectuel, ils sont à peu près tous préoccupés par les mêmes questions, et celle de la pureté se pose tout particulièrement pour eux, tant pour les lycéens que pour les élèves des écoles supérieures ou les jeunes apprentis ; dans n'importe quel milieu la dissolution est à peu près la même. Guidés par un moniteur capable, tout spécialement choisi, — et ici le directeur doit, dans son choix, user de la plus grande prudence — ces jeunes garçons pourront être mis en garde et protégés contre les dangers et les tentations de toutes sortes qui les guettent au dehors. Pour son enseignement le moniteur n'aura pas besoin de livres spéciaux. Dans la Bible, l'Ancien Testament abonde en traits qui démontrent les dangers de la vie grossièrement sensuelle. La jeune humanité, le jeune peuple d'Israël et les ancêtres de ce peuple,

(1) Paul Vallotton op. cit., p. 310-311.

travaillés par la furie des instincts inférieurs, ont souvent donné cette démonstration.

Les hommes du Déluge qui « n'étaient plus que chair », les hommes de Sodome et de Gomorrhe qui avaient sombré dans l'infâmie et qui furent engloutis par le sol embrasé, le roi David, devenu adultère et dès lors frappé cruellement dans sa chair et dans sa famille, Salomon, ce roi sage autrefois, transformé en jouet de la sensualité, en jouet de ses femmes et en fléau de son peuple, tous ces traits et d'autres encore, donnent aux moniteurs et aux monitrices des occasions splendides d'avertir leurs élèves. Ces occasions, ils auraient tort de les manquer. (1)

Comme pour la tempérance, on pourra fonder dans ce groupe une ligue pour la pureté, une section de l'Étoile Blanche, on pourra même donner aux élèves des brochures éditées par la ligue de l'Étoile Blanche, qui compléteront l'enseignement du moniteur. Loin de faire du mal, la lutte pour la pureté, ainsi comprise, ne pourra faire que du bien.

Mais la lutte contre l'alcoolisme, la lutte contre l'immoralité n'épuisent pas tout le programme de l'enseignement social, on peut encore former parmi nos élèves des Écoles du Dimanche, des ligues de la paix par le droit, des ligues pour l'observation du Dimanche, on peut leur donner quelques conseils sur la solidarité, sur l'épargne, sur la prévoyance. Tout ce qui doit concourir au développement moral de l'enfant, du jeune homme doit avoir sa place dans

(1) Paul Vallotton : *op. cit.*, p. 314.

un groupe, et c'est un devoir du directeur que de trouver cette place.

Comme le disait si bien M. le professeur Maury, dans son rapport au congrès des Écoles du Dimanche, à Uchaud : « Quand nous aurons dans toutes nos Écoles des sections cadettes de nos ligues de tempérance, de moralité publique, de la paix par le droit, de l'observation du Dimanche etc., nous aurons placé nos élèves en face de leurs devoirs immédiats comme jeunes membres de cette église, comme jeunes citoyens de notre patrie, comme jeunes coopérateurs de l'action chrétienne sociale. Nous leur aurons montré quels périls les menacent et menacent leurs frères, et, bien loin de les enfermer, comme l'anti-christianisme nous le reproche si volontiers, dans les murailles vieilles d'une Église sans horizon, nous les aurons amenés au grand jour des réalités, des besoins, des misères qui réclament leur action et nous leur aurons dit : Jeune chrétien, va et combats le bon combat de la foi. » (1)

(1) Léon Maury « Journal des Écoles du Dimanche » 1906, p. 182.

CONCLUSION

Nous voici arrivé au terme de notre étude. Nous avons voulu exposer comment devait être compris l'enseignement à l'École du Dimanche. Au lecteur maintenant de tirer lui-même la conclusion des quelques pages qui précèdent.

A lui de décider si, à une époque où des progrès considérables ont été faits dans tous les domaines, où les méthodes d'enseignement employées jusqu'alors dans les lycées, collèges et écoles, ont été complètement transformées, seul l'enseignement religieux doit, tout autant dans sa matière que dans ses méthodes suivre toujours la même vieille routine si chère à nos églises et refuser ainsi d'introduire quelques innovations qui pourraient donner un peu plus de vie et de force à nos écoles ; ou bien si, rompant franchement avec quelques préjugés ou quelques servitudes, il pense qu'il est temps de se ressaisir et de suivre l'exemple de ces quelques individualités qui se sont déjà mises à l'œuvre et ont commencé à faire pénétrer quelques réformes dans leur Église.

Nos Églises languissent, nos Écoles végètent. Elles parviennent à retenir les enfants pendant quelques années, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, puis

ils s'en vont pour ne plus revenir. Il faut réagir. Que cette réaction ne soit pas guidée par un simple esprit d'indépendance, mais parce que nous sentons que les réformes que nous voulons entreprendre doivent servir à la vie de nos Églises. « Il ne s'agit point, écrit M. le professeur Maury, de transformer, de perfectionner nos écoles pour elles-mêmes ; il s'agit de les amener à répondre aux exigences du milieu : si nous ne pouvions pas parvenir à les rendre viables dans ce milieu particulier, elles n'auraient plus qu'à disparaître. Sans doute, elles pourraient vivoter, végéter, réunir quelques élèves et faire réciter quelques leçons, mais ce ne seraient pas des institutions vivantes, agissantes, utiles ; théoriquement elles pourraient exister sur le papier, pratiquement elles seraient mortes. » (1) Or, ce qu'il nous faut, ce ne sont pas des écoles mortes, mais des écoles vivantes, bien vivantes, véritables pépinières de l'Église, et dans lesquelles celle-ci viendra recruter ses membres et puiser ainsi une force toujours jeune, toujours nouvelle.

L'École du Dimanche doit être la base de l'Église. Si cette base est solide, l'Église tiendra ferme, mais si la base n'est pas solide, l'Église chancellera et tombera.

Nous avons essayé de démontrer comment pouvait s'édifier solidement cette base ; nous n'avons pas la prétention d'avoir convaincu qui que ce soit. Heureux serions-nous, si seulement nous avions pu attirer une fois de plus l'attention sur ce

(1) L. Maury « Journal des Écoles du Dimanche » 1903, p. 183.

sujet si capital, et conduit ainsi quelques directeurs d'Écoles à examiner, sous le regard de Dieu, ce qu'ils peuvent entreprendre pour leur école et pour l'Église du Christ.

Errata

Lire à la page 7, ligne 8 : le problème si important et si plein « d'actualité » de l'enseignement.

Lire à la page 7, ligne 13 : *livré* au lieu de livrée.

Lire à la page 25, septième ligne de la note 1 ; *cette union* au lieu de cet union.

Lire à la page 26, ligne 15 : 1893 au lieu de 1853.

Lire à la page 29, ligne 1 : *il fallait une liste de un ou deux ans, condenser, simplifier l'histoire sainte*, au lieu de : il fallait une liste de un ou deux ans condensés, simplifier l'histoire sainte.

Lire à la page 31, ligne 25 : *M. Bieler* au lieu de Mme Bieler.

Lire à la page 35, ligne 13 : *nous ne croyons*, au lieu de nous ne voyons.

Lire à la page 36, ligne 1 : *sans presque omettre un seul verset, qu'il compose*, au lieu de sans presque omettre un seul verset. Qu'il compose.

Lire à la page 37, ligne 20 : *par ce système de liste, vous pouvez même atteindre*, au lieu de par ce système de liste ; vous pouvez même atteindre.

Lire à la page 38, ligne 1 : *Nos moniteurs, en effet, ne sont pas tous des candidats au saint ministère ; malgré leur bonne volonté, il y a chez eux des...*, au lieu de : Nos moniteurs, en effet, ne sont pas tous des candidats au saint ministère, malgré leur bonne volonté. Il y a chez eux des...

Lire à la page 62, ligne 16 : *expérimenter*, au lieu de expérierenter.

Lire à la page 63, ligne 19 : *reproduire* au lieu de roproduire.

Lire à la page 71, ligne 17 : *l'amour*, au lieu de 'amour.

Lire à la page 74, ligne 21 : *la révolte d'Absalon*, au lieu de la révolte d'Abraham.

Lire à la page 78, ligne 5 : *des récits* au lieu de de récits.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
BIBLIOGRAPHIE	5
PRÉFACE	7
INTRODUCTION (a) Leur fondation.....	9
(b) Qu'étaient à l'origine ces Écoles du Dimanches ?	13
(c) Que sont-elles devenues	15
(d) Qu'attendons-nous des Écoles du Dimanche ?...	20

Première partie

La forme

CHAPITRE I. — <i>Les listes et les cycles.</i> — (a) Les listes	24
(b) Les cycles.....	33
CHAPITRE II. — <i>Bible et Manuel</i>	42

Deuxième partie

Le fond

CHAPITRE III. — <i>L'Ancien Testament</i>	68
CHAPITRE IV. — <i>Les Lycéens</i>	82
CHAPITRE V. — <i>L'enseignement social à l'Ecole du Dimanche</i>	93
CONCLUSION.....	103

Errata

Lire à la page 59, sixième ligne : *rappellera* au lieu de *pellera* ra.

